

Dans ce numéro
une grande inconnue
VIVIANE ROMANCE

Ciné-

mondial



l'hebdomadaire du Cinéma

N° 14. — 5 NOVEMBRE 1941.

4^F



EDWIGE FEUILLÈRE, que
vous reverrez bientôt dans
deux films en costumes :
Mam'zelle Bonaparte et
La Duchesse de Langeais.

(Photo Harcourt.)

MONDANITÉS...

LE BŒUF A CHANGÉ DE TOIT

On ne retrouve pas, rue du Colisée, la toile cirée bleu marine et le lustre célèbre, mais l'œil énorme, l'œil de bœuf — c'est le moi — s'ouvre en grand au-dessus du bar, comme il s'ouvrait jadis... « Eclair-Journal » y donnait l'autre jour cocktail en l'honneur de... « Ce n'est pas moi »...

Denise Bréal, accompagnée de René Belloc, mordait dans un sandwich avec un appétit bien païen pour une sainte.

— Mais ne plaisantez pas, s'écrie-t-elle avec indignation, tous les soirs dans « Frère Soleil », je suis sainte Claire. A tel point que l'autre jour, n'étant pas en scène, j'entendis jurer. Eh bien ! machinalement, comme obéissant à une longue habitude, j'ai fait le signe de croix. Je suis mon héroïne...

— Alors, ne jouez jamais « Maya », Denise... ou je ne réponds plus de votre vertu !

Jean Tissier, la vedette de la fête, est très entouré, et ma foi... assez gai...

— Alors, Jean Tissier, où en sont vos mémoires ?... Silence...

— Vous ne les écrivez plus ?

— Oh ! si ! mais je voudrais que ce soit très bien. Il faut le temps.

La charmante Georgette Tissier fait une petite moue.

— Et puis, pourquoi écrire ses Mémoires, ça n'a aucun sens... Quel intérêt cela a-t-il d'écrire ce qu'il a fait avec les autres ?... Je n'y tiens pas du tout.

— Oh ! oh ! c'est très vilain d'être jalouse de son mari, madame Tissier. Mais il est vrai que c'est pour le bon motif.

Gilberte Génat abrite sous une magnifique voilette une touffe de cheveux « paille ».

— Racontez-moi une histoire, Gilberte.

— Laquelle ?

— Celle du petit Chaperon Rouge.

— Non, elle est trop connue.

— Une histoire de confitures.

— ! ! ! Peuh.

— Alors, quoi ?

— Que ma mère, la première fois qu'elle me vit en scène, me pria à l'entracte de n'y pas reparaitre.

— Merci, voilà qui est fait.

Henri Vidal est ravi, il a trouvé un ticket de vestiaire...

— Si c'est un manteau de femme, je vous le donne, dit-il à une jeune femme.

— Et si c'est une canne ?

— Je la casse sur le dos de l'homme du vestiaire...

Voilà un bien farouche jeune premier...

Jean Rigaux éclatant de gestes, de voix, d'ardeur, arrive avec Carmen Boni, sa femme...

— Alors, quoi de neuf.

— Je tourne...

— Je fais, dans « La Maison des Sept Jeunes Filles », un rôle de monsieur peu recommandable... et sud-américain.

« Je n'ose pas dire qu'il m'ira sur mesure... mais à l'heure actuelle, on s'habille comme on peut !

Eh ! Eh ! Jean Rigaux tourne... Il n'y a pas si longtemps il ne voulait pas entendre parler de cinéma. Conversion ! ! ! En tout cas, bonne recrue !

Meg Lemonnier est là. Elle mange des petits sandwiches.

— C'est curieux ! dit-elle, depuis que je suis rentrée à Paris, je ne fais que risquer des indigestions ! ! ! Et on parle de restrictions ! ! !

Raymond Segard a l'air sinistre devant son verre de champagne. Il a supprimé la petite moustache coquine qu'il portait dans « Le Dernier des Six ».

— Vous pensez à votre mort tragique.

— Non ! A ma vie tout aussi tragique. Ecoutez et jugez ; il y a quelques temps déjà je vais en Hollande en tournée. A mon hôtel était descendue une équipe de football. En sortant de mon hôtel, une ravissante demoiselle me demande un autographe.

« Je ne peux pas dire que je comprenne très bien le hollandais, mais « signature » ça veut dire autographe dans toutes les langues. Je donne donc un autographe.

« Un groupe de jeunes gens s'approche alors de moi, me tend un carnet je vais signer quand j'entends : « Football » j'ai compris. Alors, j'ai signé : « Delfour. » Voilà ce que c'est que la gloire.

Yolanda conte des mots d'enfants, sa célèbre mèche enfouie sous un cimier de plumes, Francine Bessy cache sous son manteau ses espoirs de jeune maman. Georges Rollin discute avec Jean Redon, chef de publicité d'« Eclair-Journal », qui se dépense et se partage entre tous ses invités.

Il commence à se faire tard... « L'œil cacodylate » va se fermer... au-dessus du bar.

Allons nous coucher... F. R.

Mireille Balin sourit à Paris, à ses projets, à ses amours...

UNE GRANDE INCONNUE

Viviane Romance

Au début, ça ne l'intéressait pas tellement.

Elle avait choisi ce métier parce qu'il permettait plus facilement à une jolie fille d'arriver rapidement.

Mannequin ? Son maintien n'était pas assez distingué. Modèle ? On craignait de l'aim. Secrétaire ? Il eût fallu un peu plus d'instruction.

C'est pourquoi Viviane Romance décida de profiter du capital que la nature avait mis à sa disposition. Ses jambes valaient tous les comptes en banque, ses yeux, un placement sûr. Elle exhiba généreusement le tout dans les music-halls et chez les photographes. Son beau corps plein comme un fruit mûr n'eut pas beaucoup de secrets pour les innombrables spectateurs du « Moulin-Rouge ».

Mais ce n'était pas comme cela que le destin la voulait. Et, inconsciemment, Viviane Romance s'en rendit compte.

Très vite, elle voulut sortir du rang. D'une nature sauvage, ardente, elle n'admettait pas les humiliations. La rétentissante paire de gâtes qu'elle envoya à Mistinguett, alors que simple figurante ce geste risquait de la mettre à l'index, suffit à le prouver.

On lui demanda de devenir Miss Paris. Elle accepta, et comme on lui proposait, le lendemain même de son élection, un contrat honteux, elle n'hésita pas davantage à envoyer l'indésirable personnage au diable.

Celui-ci, pour se venger, révéla que Viviane Romance avait un enfant, ce qui était contraire au règlement.

Blonde, ingénue, modeste, avec une petite hermine de fillette au cou. Telle était Viviane Romance à ses débuts.

dépensa jusqu'au dernier centime à se faire une publicité comme le cinéma, pourtant habitué à ces excès, n'en avait jamais vue. Du jour au lendemain, Paris fut couvert d'affiches.

Elle n'avait plus cent francs en poche, et quelquefois, de penser à tout cet argent gaspillé, elle se mordait les lèvres. C'était le « banco du joueur accablé ».

Elle abattit neuf. La partie était gagnée. Mais ce n'était pas à cause de cette réclamation intense ! Derrière le bluff, il y avait la révélation d'un tempérament exceptionnel.

Dès lors, sa carrière était faite.

Sans relâche, avec opiniâtreté, elle se défendit contre les mauvais rôles, recherchant pour chacun de ses films un visage nouveau réclamant toujours plus de responsabilités.

Aujourd'hui, personne ne lui conteste ce titre, qu'elle avait tant envié, d'être la première vedette française. Elle n'a pas changé. Elle méprise toujours, tranquillement, les imbéciles, fidèle à ses amitiés, tenace dans ses rancunes.

Indépendante jusqu'à l'impolitesse, bonne à en être poire, elle conserve ses défauts et ses qualités sans rien modifier.

Quand elle parle de sa fille, elle dit avec fierté :

— Ce qu'elle est menteuse ! Vous n'en avez aucune idée...

Dans sa voix passe une nuance de respect si elle évoque la gouvernante de sa petite... Avoir eu une enfance comme la sienne, et puis donner une gouvernante à sa fille avec l'aide de son seul travail, s'il n'y avait que cet unique résultat ce ne serait déjà pas si mal...

Il n'y a que les mères pour se rendre compte de cela...

Frédéric STANE.

1934. Viviane tourne à Berlin « Monsieur Victor ». Ses cheveux ont repris leur couleur naturelle. Mais son expression rêveuse et son maquillage sans habileté ne dégaient pas encore son type.

D'un extrême à l'autre ! Dans « Le Puritain », Viviane Romance incarne une fille avec tout le sex-appeal désirable.

1941. Voici Viviane dans son dernier film : « Cartacalha ». Elle est arrivée à l'apogée de sa beauté et de son succès.

L'ART DE FAIRE DU TEXTE

Ce directeur de théâtre est très jeune (ce n'est pas celui que vous croyez). Et pourtant il est sans doute le plus jeune de tous les directeurs, et aussi le plus sympathique, et le moins compliqué, ce qui ne gâte rien en somme...

Il recevait l'autre jour une jeune comédienne qu'il prévoyait dans la distribution de sa pièce pour le rôle d'Agnès... malheureusement, ce rôle est très court... et notre jeune comédienne, qui ne peut plus accepter n'importe quoi, le lui fit remarquer gentiment.

— Cela ne fait rien, déclara le directeur.

Et il ajouta, toujours prêt à arranger les choses :

— Je verrai ce soir l'auteur et je lui dirai : « Dites donc, mon vieux... il y a des personnages très épiques dans votre pièce, il faut arranger ça... Mettez-moi un peu plus d'Agnès... » (1)

L'HOMME QUI RIT

Paul Mourisse a la réputation d'être un pince sans rire. Or, l'autre jour, au studio, un sourire vint éclairer son visage. C'est, paraît-il, un événement !

— Oh ! s'écria Champi, je t'aime mieux avec ces dents-là qu'avec celles de la semaine dernière !

CORRECT AVANT TOUT

Avez-vous remarqué combien il est difficile de prendre congé entre amis ? En bien des circonstances, tirer sa révérence s'avère impossible. Et pourtant, le plus souvent ce n'est pas l'envie qui manque, Roland Toutain — être curieux mais poli — a déjoué la difficulté. Il est vrai que les tours de force ne l'effraient guère.

Aussi, quand il quitte ses amis, il a cette formule :

— Mes chers amis, profitons de ce que nous sommes ensemble pour nous séparer...

Il le dit avec la joie d'en avoir fini.

UN HOMMAGE SINCÈRE

Au cours d'une récente représentation du « Cocu Magnifique », Fernand Crommelynck se promenait dans les coulisses du Théâtre Hébertot pour jeter un coup d'œil sur la salle.

— Ne restez pas là, lui dit le pompier de service, vous ne verrez rien...

— Oh ! vous savez, répondit Crommelynck, la pièce, je la connais, c'est moi qui l'ai faite.

— Vraiment ? C'est vous l'auteur, alors ?

— Mais oui...

— Eh bien ! monsieur Crommelynck, permettez-moi de vous féliciter...

EN PETITE TENUE

Charles Trenet continue à suivre, à travers la France, la caravane du cirque des Frères Bouglione. Il s'arrête dans chaque ville et fait son tour de chant sous le chapiteau. Ce qui lui vaut un franc succès et la rumeur des « Charletrenetistes » vers la porte de sa roulotte, fidèlement gardée par son jeune secrétaire :

— Laissez-nous entrer, supplient au secrétaire-gardien une dizaine d'admiratrices, la semaine dernière, à Orléans.

Excédé, le secrétaire-portier leur dit :

— Entrez si vous voulez ; mais je vous préviens, il est en train de se déshabiller, ne soyez pas choquées si vous le voyez tout nu.

— Oh ! non ! s'écrièrent les jeunes filles en reculant, si notre chanteur allait nous désenchanter !

DU LAD AU LADRE

On sait que Jean Tissier est un turiste invétéré. Rares sont les dimanches qu'il ne passe pas aux courses. A Longchamp, dimanche dernier, Tissier racontait à sa femme Georgette, une aventure mesquine provoquée par un monsieur plutôt radin, Georgette ne put s'empêcher de s'exclamer :

— Mon Dieu ! quelle avarice.

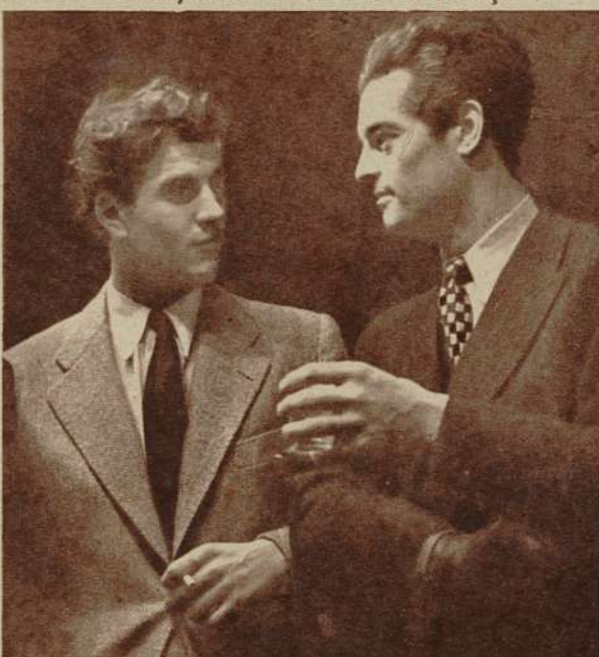
Et Tissier répliqua :

— Oui, hier il était lad, aujourd'hui il est ladre...



Meg Lemonnier, à peine rentrée à Paris, a repris contact avec ses camarades et ses producteurs.

Ci-dessous : Raymond Segard et Henri Vidal, deux « jeunes » du cinéma français.



ARRIVÉES...

Quand Mireille Balin est venue à Paris pour tourner dans « Fromont jeune et Risler aîné », Tino Rossi était à Cannes.

Quand Tino Rossi est arrivé à Paris pour tourner dans « Fièvres », Mireille Balin était repartie pour Cannes. Cette situation intolérable ne pouvait se prolonger.

C'est pourquoi samedi dernier, par un tout petit degré au-dessus de zéro, Mireille Balin arrivait en gare de Lyon où l'attendait son impresario qui se trouve être en même temps celui de Tino.

— Je pense tourner au début de janvier, nous a déclaré une Mireille Balin devenue blonde depuis un mois, dans un film dont le scénario est de Roger Vitrac, avec Claude Dauphin et Lucienne Lemarchand.

— Le titre ?

— « Les femmes ne mentent jamais. »

— Et... c'est votre avis ?

— Mais, naturellement... Enfin... presque...

Mireille Balin sourit en relevant furtivement le col de son manteau de vision qui, aux dires de son impresario, vaut six cents billets comme un sou...

Et l'on sait bien que les impresarii non plus ne mentent jamais.

(Photo Piaz.)



ment du concours. Ce fut un beau scandale. Pourtant, Viviane n'avait point caché l'existence de sa petite fille, mais on l'avait assuré que cela n'avait pas d'importance. A condition de signer le fameux contrat, naturellement.

Dégoûtée par ce chantage, Viviane, plus que jamais, voulut rompre avec les compromissions.

Régulière, elle l'était, à fond, franchement. En langage du milieu, Viviane Romance, c'est une « épée ». Haute, souple et fière, d'un bel acier au fil tranchant.

C'est alors qu'elle se tourna vers la comédie. Courageusement, elle accepta les difficultés qui heurtaient sa bonne volonté ! Après quelques figurations, des petits rôles, des attentes interminables, elle comprit qu'il lui fallait travailler, apprendre.

Et ce fut La Belle Equipe, où elle obtint une chance.

Après ce premier succès, il y eut pour Viviane Romance une terrible période de découragement.

Les contrats attendus ne venaient pas. Les convocations se succédaient sans rien apporter de solide. La presse, qui l'avait encensée dans La Belle Equipe, la critiquait durement à propos de son second film ; sensible, nerveuse, la jeune femme commença de désespérer.

Avec le doute, le talent prenait enfin possession d'elle-même.

Ce métier qu'elle avait voulu violer lui résistait durement. Il ne voulait pas se contenter de jolies jambes et d'une mauvaise diction, d'un sex-appeal foudroyant et d'expressions médiocres.

Il la voulait tout entière, flairant la bête de race, le monstre sacré, et de ce combat inhumain Viviane Romance sortit vaincue. Elle était sortie du rang des théâtrales pour entrer dans l'Ordre des Comédiennes.

Pour la récompenser, il y eut Naples au baiser de feu. Viviane Romance comprit ce signe du destin.

Tout l'argent que le film lui avait rapporté, elle le

(Photos Archives.)





— Et quels sont vos projets ?
— Aspirine, bain de moutarde et cataplasmes...

DES SUNLIGHTS A LA CAMÉRA

PIERRE BLANCHAR
DEVIENDRA-T-IL METTEUR EN SCÈNE

M. PIERRE BLANCHAR
va vous recevoir...

L'appartement est d'un chic très maritime. Dans l'entrée, la Méditerranée couvre un mur entier de son bleu très soutenu. De ci, de là, des hublots dispensent une lumière d'un blanc diffus et des petits voiliers minutieusement réduits enlèvent leurs minuscules voiles, d'orgueil, à défaut de vent.

La Coupe Volpi.

Le bureau est petit, intime et tropical. Sur la cheminée, une pirogue en réduction a été mise sous verre avec son fragile balancier. Les meubles noirs tranchent sur le rouge vif de la moquette. Ils contiennent des livres qu'on distingue à travers un treillage d'écorce de bambou tressé. Un très beau dessin de Dignimont nous parle de bistrot et de filles de marins, tandis qu'au dehors, le Panthéon tout proche nous parle de gloires immortelles. La porte vitrée qui donne sur le salon est ouverte. Nous entrons sur la pointe des pieds et sur de beaux tapis persans qui nous amènent, après avoir contourné un grand piano à queue, devant une coupe posée sur un petit meuble : la coupe Volpi décernée en 1935 à Pierre Blanchar pour son extraordinaire composition de Raskolnikov dans *Crime et Châtiment*.

— Excusez-moi, je suis très enrhumé et mon appartement n'est pas chauffé.

Nous nous penchons pour l'admirer de plus près lorsqu'une toux sèche se fait entendre dans l'entrée. La porte du salon s'ouvre.

— Je suis navré de vous recevoir dans cette tenue, mais je suis affreusement grippé. Et comme l'appartement n'est pas chauffé...

Pierre Blanchar est en robe de chambre et il a jeté sur ses épaules une couverture de laine qui lui donne un petit air de naufragé de paquebot de luxe en harmonie parfaite avec la décoration de son appartement maritime.

Il s'installe sur un large sofa et nous causons. Pierre Blanchar était présent lors de l'accident de Marcel Pagnol survenu à Marseille au cours des prises de vues de son film, accident dont les quotidiens nous ont informé il y a quelques semaines.

Un gros projecteur, surnommé « casserole », mal fixé à la passerelle supérieure du studio, s'est écrasé sur le plateau en projetant des parcelles de charbon incandescent dont l'une a brûlé grièvement les paupières de l'auteur-metteur en scène. La blessure était d'autant plus alarmante que Pagnol eut, il y a quelques années, une menace assez sérieuse de décollement de la rétine.

Heureusement, la proximité d'une clinique a permis à l'auteur de *Marius* de recevoir des soins presque immédiats.

J'espère, nous dit Pierre Blanchar, avoir de bonnes nouvelles à mon retour à Marseille où je vais aller tourner les dernières scènes de *Prêtre aux étoiles* avant de revenir définitivement à Paris en décembre ou en janvier.

— Pour tourner... ?
— ...Pontcarra, d'après un roman d'Albéric Cahuet. Un rôle magnifique pour Pierre Blanchar.

Le colonel Pontcarra, hussard de Waterloo, chef de la révolte périgourdine de 1816, s'est retiré dans une petite maison en Dordogne, rayé des cadres, sans pension ni demi-solde.

« Il avait, écrit l'auteur, cet aspect dur, fermé, vieilli que l'on vit aux anciens impériaux absous de leurs victoires, mais emprisonnés dans leur misère. Vers 1828, à moins de quarante ans, l'ex-colonel Pontcarra était, aux yeux de tous, un homme fini.

« Ce fut alors que le roman de sa vie commença. »

Le portrait est très ressemblant.

Trait pour trait, c'est Pierre Blanchar.

Un Pierre Blanchar au visage dur et fermé, où se lit cependant tout un drame intérieur par une légère crispation, une ride qui se creuse et ce regard bleu et fiévreux durci par la colère, contracté de douleur ou lourd de tendresse.

Rappelez-vous le visage de Raskolnikov pendant les interrogatoires que lui fait subir le juge d'instruction Porphyre Petrovitch.

Rappelez-vous, dans *Carnet de bal*, l'hallucinant docteur marron...

Rappelez-vous...

Et vous vous rappellerez bientôt le colonel Pontcarra...

— Après ce film ? Vous avez d'autres projets ?

— Eh bien ! oui, et je vais vous surprendre en vous disant que je vais tourner un film dans lequel je ne jouerai pas...

— ???...

— ...J'en serai le metteur en scène...

— !!!...

Pierre Blanchar sourit de notre étonnement.

— J'ai tourné dans soixante-dix films. Pourquoi ne tournerais-je pas moi-même le soixante et onzième ?

Au fait, pourquoi pas ? Ce marin manqué, comme il le dit lui-même, sera peut-être un metteur en scène réussi après avoir été un comédien achevé...

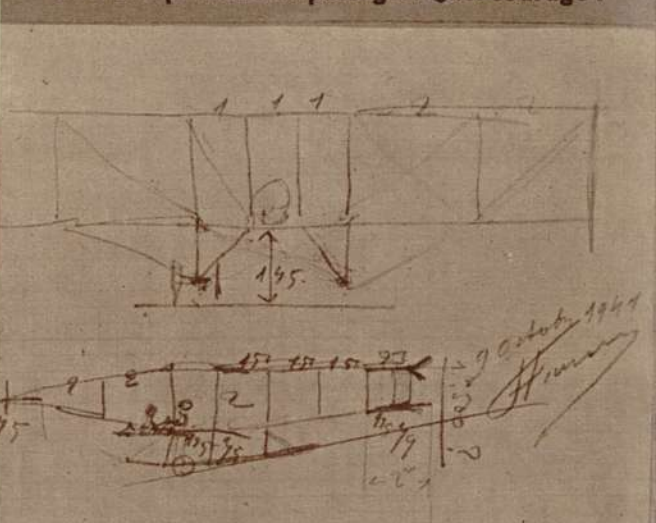
(Photos N. de Morgelli.) Jeander.



1907. Farman va prendre son premier vol qui ne sera en réalité qu'un bond.



Farman a perfectionné son invention volante et il ose prendre un passager. Quel courage !

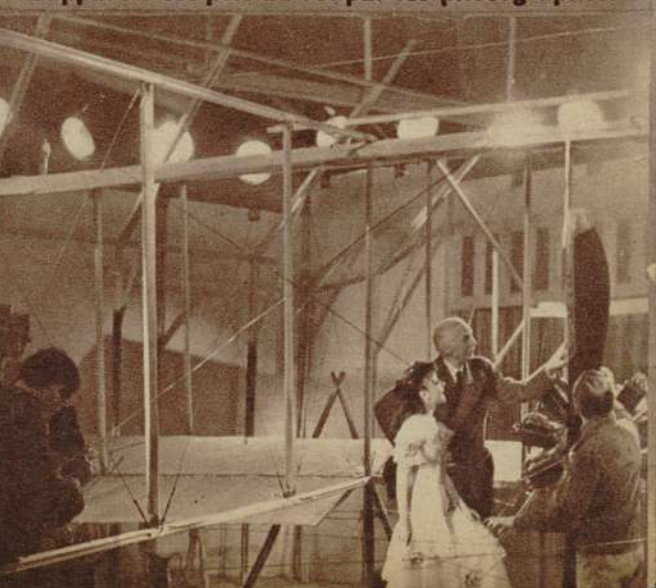


C'est aidé de ce plan presque rudimentaire et signé de la main de Farman que Max Holste a pu réaliser son appareil.



Max Holste. L'appareil en cours de confection.

L'appareil est pris au vol par les photographes.



RENAIT...

Il y a 34 ans, dans un ciel calme taché de nuages. Un homme apprenait à voler... D'icore à Farman des hommes étaient morts, des siècles avaient passé. Un bond de cent mètres, un matin léger de septembre 1907 à Issy-les-Moulineux, venait d'ouvrir définitivement aux hommes la voie des airs. Personne ne voulait y croire, c'était là l'amusement dangereux des grands enfants un peu fous. Pourtant, depuis Ader, une nouvelle race d'hommes venait de naître, elle devait passer dans l'imagerie populaire sous le beau titre de « Pionniers du ciel ». Août 1941. Dans un bureau près des Champs-Élysées, les producteurs d'une firme cinématographique décident de tourner « Le mariage de Chiffon ». Le mode change vite et les députés socialistes ne sont plus en vogue. Le héros du « Mariage de Chiffon » sera donc un aviateur. Pour eux qui ne doutent de rien, la chose est fort simple ; il ne s'agit, après tout, que de reconstruire le premier appareil de Farman, la fameuse « cage à poule » des débuts. Les techniciens qui, eux, doutent de tout, sont consultés. Ils demandent, un délai de trois mois, 200.000 francs et encore ils ne peuvent pas garantir les résultats ; ils ignorent si la technique et les matériaux modernes voudront bien faire un bond suffisant dans le temps pour reconstituer le premier avion Farman. Farman lui-même est consulté. Il se récite et sourit sous le poil dur et blanc de sa



Le couple d'amoureux : Odette Joyeux et Jacques Dumesnil.

courte moustache. Pourtant, il veut bien, pour le constructeur éventuel, faire un petit croquis rapide, d'après les souvenirs qu'il a de ce qui fut son avion.

Septembre 1941. Dans un grand hangar attendant aux studios Tobis, une équipe de gars courageux et durs travaille sous la direction d'un jeune ingénieur à la voix timide.

Ce jeune homme s'appelle Max Holste, il a 23 ans, et modestement il avoue qu'il a construit un appareil destiné à disputer la coupe Deutsch de la Meurthe. Il fait appel à toutes ses connaissances, et même à tout son courage pour reconstruire jour et nuit le très simple appareil des débuts héroïques.

Novembre 1941. Le même studio sous le feu des sunlights. Une assistance bruyante, une bouteille de champagne qui vole et s'écrase sous l'hélice de l'avion. Le miracle a eu lieu.

Le premier appareil de Farman est là dans le hangar et Farman lui sourit : que retrouve-t-il dans les lignes de cette silhouette qui lui fut jadis familière ? Le premier émoi du premier vol ? La lutte ? L'espoir ? La jeunesse ?... Il serre la main à tout le monde : à Max Holste, le petit ingénieur qui, comme lui jadis, a su croire en lui-même ; à de La Chapelle, le pilote qui enlèvera l'appareil sur le terrain de Moisselles ; à Dumesnil qui dans le film le représentera. A Odette Joyeux, la très brillante marraine. A la production, aux hommes qui, de leurs mains patientes, contribuent au miracle... A tout le monde... Et sur le seuil, au moment de partir, le regardant une dernière fois, il dit comme 34 ans auparavant : « Vous savez, il volera ».

Marcelle ROUTIER.

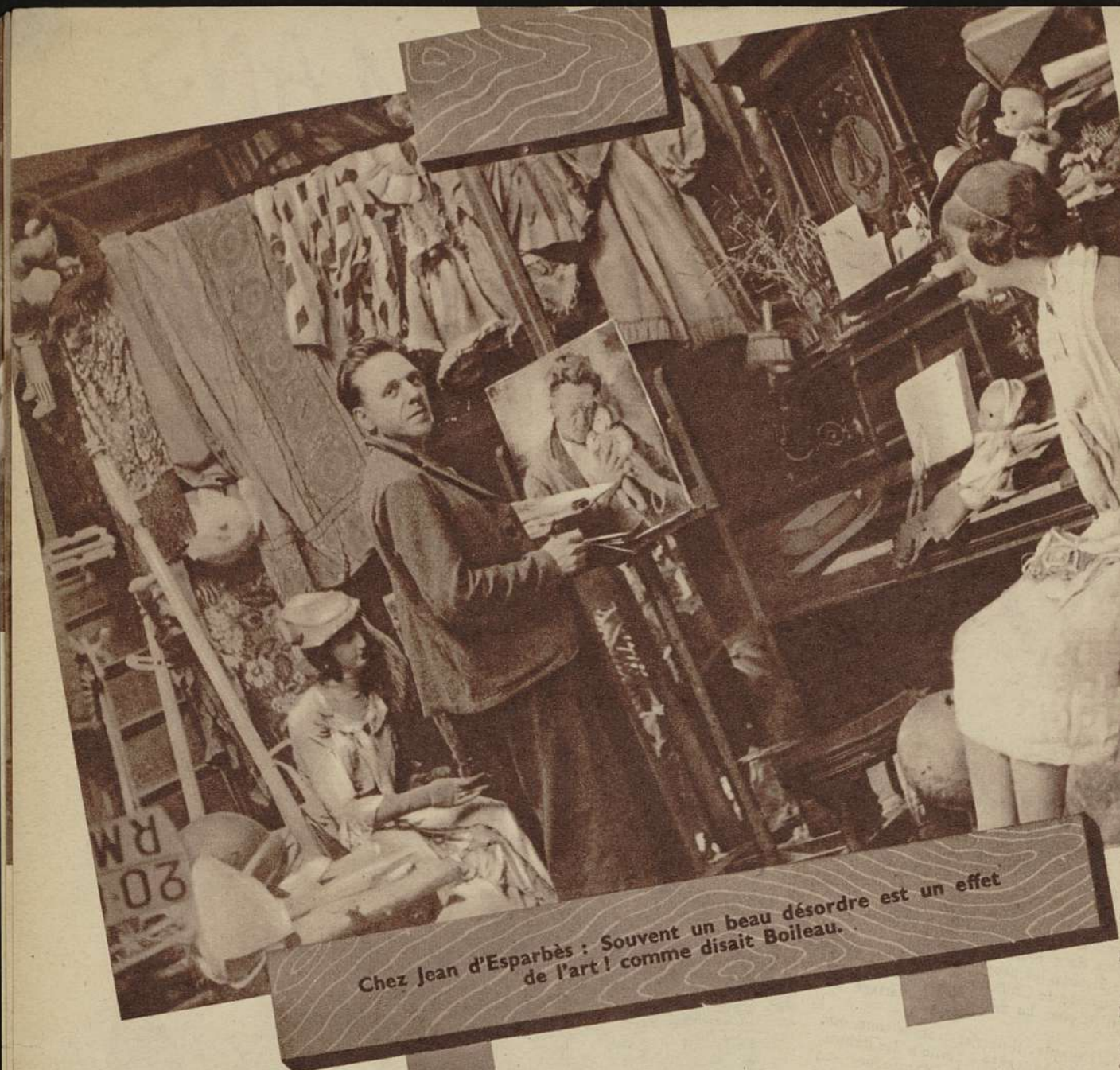
GRÂCE A UN FILM ...



Les trois pilotes : celui d'hier : Farman. Celui du cinéma : Jacques Dumesnil. Le vrai : De La Chapelle.



Apothéose et point final. Farman trinque avec ses constructeurs d'aujourd'hui.



Chez Jean d'Esparbès : Souvent un beau désordre est un effet de l'art ! comme disait Boileau.

Avec les peintres le CINÉMA en voit de toutes les Couleurs

*L'inventeur du Cinéma
c'est*
REMBRANDT

Maurice Liberti :
— Le cinéma, le cinéma ? C'est un plaisir, on le fait, mais on n'en parle pas !

Et il se remet à jouer avec Béatrice, alias Betty, la chienne pomme, la chienne qui chante avec une étonnante tendresse. A qui le tour maintenant ? Au premier de ces messieurs. Gen Paul est absent, c'est dommage, car il est swing, Popol !

Robert Chatté, dit Bébér des Islettes, libraire et amateur d'art éclairé. Il n'hésite pas à nous affirmer qu'au point de vue du pick-pocket, point de vue qui est toujours celui des bons esprits, il doit beaucoup au cinéma. Nous lui laissons l'entière responsabilité de cette assertion.

Guy, le sympathique barman et fils de la maison — il nous invite à prendre nos verres. Vous ne voudriez pas que ce fût le dernier !

Et puis, on vote, on note de 0 à 20 pour les vedettes. Edwige Feuillère, Viviane Romance, Ginette Leclerc sont dans le peloton de tête avec 14 points, bravo !

Plus tard, c'est rue d'Orchamps dans la crèche à Dédé, parmi les trois chats, le tigre, la chatte blanche et le rouquin ; il y a la peut-être le plus bel Utrillo qui soit et Ginette — Mme Coste — veut bien écouter nos propos d'une oreille tutélaire ; et tandis que les chineurs fouillent les poubelles, on part ouvrir le Dupont-Cyrano, dans un Montmartre frais, ouaté de brume, au milieu du silence traversé par le vent du matin ; Dédé conclut devant un beajolais, avec Jean Dufy et le signataire de ces lignes :

— Je vais te dire un truc. Le cinéma c'était le bon temps, notre jeunesse... Là, personne qui nous attendait le soir à la maison... On ne va pas s'attendrir encore, pas vrai ? Garçon ! remettez-nous ça, du même, à condition qu'il soit meilleur, comme d'habitude !

Le lendemain, non loin des vignes de Montmartre, à côté du Lapin Agile, où sommes-nous ?

... rue Saint-Vincent !
Comme dans la chanson de Bruant, chez Jean d'Esparbès, le frère d'Arté, le fils de Georges-Georges d'Esparbès, conteur de l'époque napoléonienne.

Chez d'Esparbès, c'est plein de poupées et de pantins de toutes sortes et de tous sexes ; les deux plus beaux, les deux plus belles, c'est la Marquise Waleska et Coralie, l'ancienne à Lucien de Rubempré (dans *Illusions perdues*, de Balzac) ; c'est avec elles qu'on va faire tirer son portrait par l'excellent Nick, elles et le squelette nain qui joue du piano, coiffé, non pas d'un feutre à plume ainsi que dans le poème de Mallarmé, mais d'une perruque orange qui lui va comme un gant.

On parle aussi, toujours du cinéma. Jean d'Esparbès regrette un peu le perfectionnement du cinéma, on évoque des souvenirs. Le mot de la fin ? Oui, l'inventeur du cinéma, qui est-ce ? Les frères Lumière ? Non, l'inventeur du cinéma, c'est Rembrandt, dit Jean d'Esparbès.

Nous y voici revenus, et je vous le demande : Par où pourrait-on mieux finir ? — GEORGES GABORY.

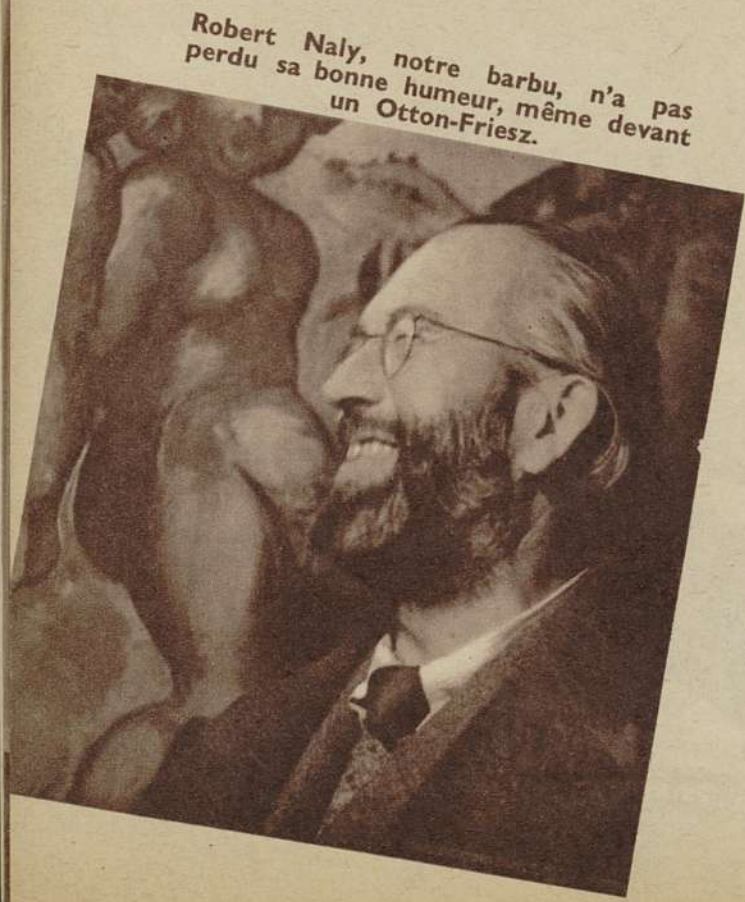
Jean Dufy, virtuose, joue de la guitare en deux morceaux, avec Jean d'Esparbès...



(Photos N. de Morgoli.)



On prend les mêmes et l'on recommence avec Ginette, la femme à Dédé, et le beau Catalan, P. Creixams.



Robert Naly, notre barbu, n'a pas perdu sa bonne humeur, même devant un Otton-Friesz.

A Montparnasse, dans l'atelier d'André Derain — Derain l'un des premiers peintres de l'époque, comme disait Mme Champignol, en parlant de feu son mari dans *Champignol malgré lui*, et je ne sais si c'était vrai pour le Champignol du vaudeville de Feydeau, mais pour Derain on peut le dire sans crainte de se tromper.

Il est là au milieu de ses toiles, parmi des mannequins vêtus de soie, des animaux de bronze et des masques de plâtre ; c'est à lui le premier — à tout seigneur, tout honneur ! — que nous allons demander ce qu'il pense du cinéma considéré dans ses rapports avec la peinture, du cinéma vu par un peintre.

Derain connaît le théâtre, et le cinéma, et bien que le cinéma lui paraisse d'une façon générale inférieur au théâtre — car la présence réelle y manque, et tout ce qui s'en échappe : on ne voit pas les gens en chair et en os, comme saint Amadou — malgré cela Derain déclare que le cinéma a une qualité formidable pour le peintre, celle de pouvoir exprimer, de rendre la mobilité, le mouvement de la personne humaine ; ce que le peintre tâche de fixer sur sa toile, le cinéma le fait mouvoir, vivre sur l'écran.

C'est la lumière au cinéma qui donne leur valeur aux visages, aux corps ; la beauté vient des éclairages, toute la beauté ! Derain sans doute regrette, ou du moins il constate que le cinéma laisse la première place à la mécanique, à l'engin, l'instrument, mais n'est-ce pas ce qui en fait le charme, le mouvement ? De combien de mouvements est doué le corps humain ? Une dizaine tout au plus, et le cinéma peut le rendre ; Derain a fait des études de nu, de mouvement ; lui, spectateur du cinéma, il suivait le corps et la figure dans leurs flexions, désespérant de les atteindre ; mouvements, passage extraordinaire, quand la peinture ou la plastique se contentent de fixer, de saisir le mouvement arrêté.

Assez d'ahétiqne cependant, vive Molière ! et nous ne devons point engendrer de mélancolie ! Des histoires, vous voulez des histoires ? En voici, en voilà :

Alice Derain, la femme du peintre, voulait aller se faire photographier ; elle découvre un certain photographe nommé Rembrandt. Rembrandt ? La chose est amusante. Elle y va, et le photographe lui dit sérieusement :

— Je suis un petit cousin du Hollandais célèbre, et d'ailleurs je travaille un peu de la même manière ; j'ai le clair-obscur, j'ai l'éclairage et tout et tout !

Quand on vous dit que la vie est belle !

A Montmartre à présent, à la galerie André-Paul Coste, ou autrement dit chez Dédé ; la galerie 102 (rue Lepic) vient d'ouvrir ; où peut-on être mieux qu'au sein de sa famille ? Où faut-il s'adresser pour rencontrer des peintres, et pour bavarder en copains, passer une bonne soirée, jusqu'au lendemain ? Chez Dédé, c'est tout simple, et voici la fleur du panier : Jean Dufy, le frère de Raoul, mais... Jean Dufy tout de même nous dit, avec flegme et froideur :

— Ma grande sympathie pour le cinéma, c'est que tout a changé et cependant c'est toujours la même chose !

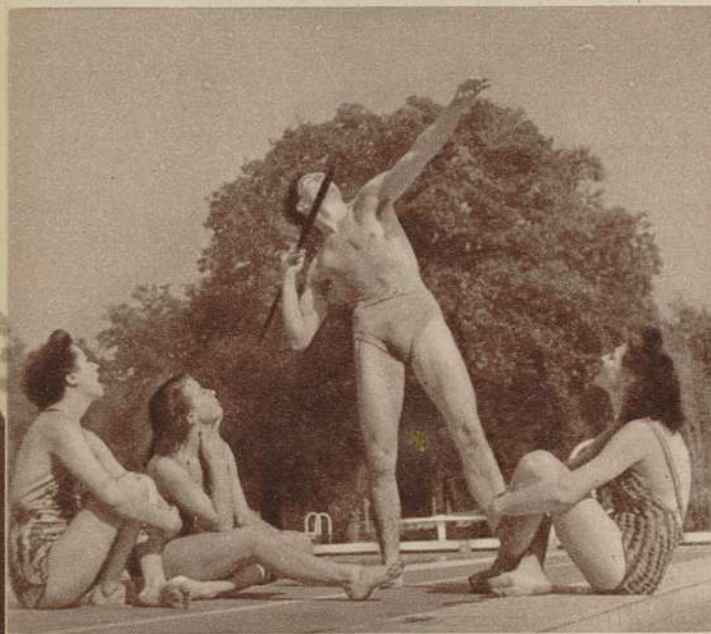
Jean a d'ailleurs fait un portrait d'une grande vedette internationale, portrait qui a disparu, et c'est vrai, c'est le comble ! Qu'est-il devenu ? Enlevé, perdu, envolé ?

Robert Naly — quinze pour moi champion de tennis-barbe ! L'heureux époux de Peau-de-Pêche nous assure qu'il préfère la lanterne magique au cinéma. Faut-il le croire ? Il prétend se créer ses images lui-même ; voyez-vous cette prétention ! On a bien le droit de rire un brin.

Et le beau Catalan Pierre Creixams, bourreau des cœurs. Il nous a préparé un petit papier. Il trouve que l'exécution d'un tableau équivaut à la mise en scène d'un film. (Ce n'est pas bête, au contraire.) Un bon metteur en scène, c'est un bon peintre. Les tableaux passent sur l'écran comme des sentiments dans un cœur qui palpite.



Tels les trois mousquetaires, ils sont quatre. Henri Vidal, Huguette Faget, Josette Daydé et Simone Alain.



Est-ce bien un essai de lancé de javelot ? Nos trois jeunes filles semblent en douter, et c'est au tour d'Henri Vidal de se moquer des prouesses de Josette Daydé.



3 filles 1 Garçon



Un drôle d'endroit pour chanter "Swing"



Une tentative de noyade qui rate d'ailleurs !

ou la dernière ribotte du SOLEIL

ROYEZ-MOI, vous vous plaignez bien à tort du froid !

Lorsqu'un certain petit soleil veut bien percer une frange de nuages, il fait encore beau... C'est sans doute ce que se sont dit Huguette Faget, Simone Alain et Josette Daydé ce matin-là. Comment ont-elles pu décider Henri Vidal à partager leur opinion, nous n'en savons rien.

Toujours est-il que ce dit beau matin de novembre, nos trois filles et notre garçon, nus, et pour être tout à fait près de la vérité, un peu frissonnants, se sont lancés dans les eaux claires de la piscine du Racing.

Huguette Faget fait ses débuts à l'écran dans *Montmartre-sur-Seine*. C'est une jeune fille de 18 ans, aux yeux verts, aux cheveux blonds cendrés.

Simone Alain, une grande brune de 20 ans, aux yeux marrons. Sa vocation lui vint lorsqu'elle avait six ans ; elle voulait absolument être chanteuse d'opéra. Elle débuta dans *Le Bossu*... un vendredi 13 !

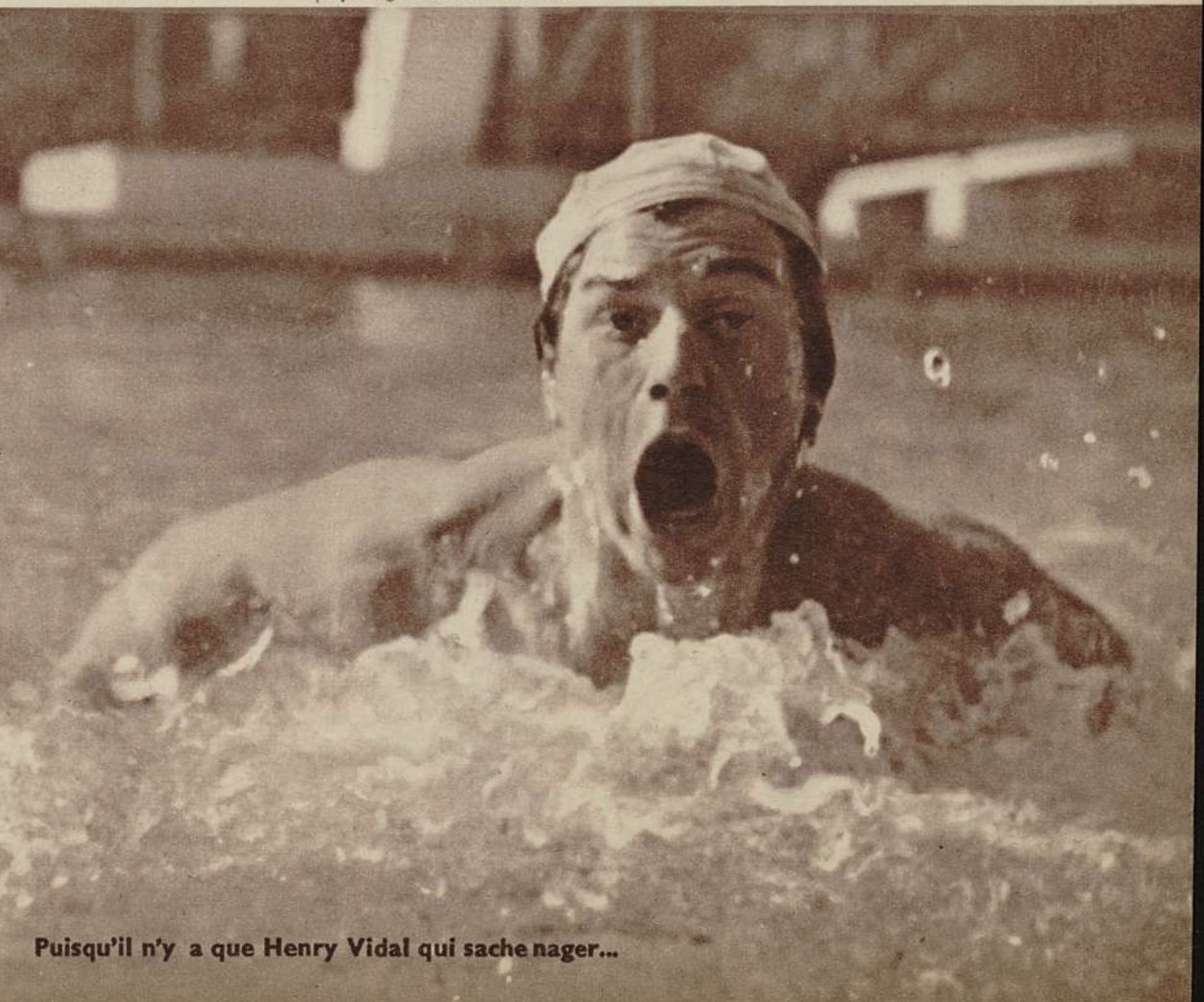
Son premier film sera *Les Roquevillards* où elle interprétera le rôle d'Edith Fraule.

Josette Daydé, ravissante brune de 18 ans, de grands yeux marrons. Voici deux ans qu'elle chante, notamment à *L'Aiglon*. Elle a toujours voulu faire du cinéma, mais n'a jamais rien fait pour en faire. Elle préfère chanter, dit-elle, et attendre que la chance la sollicite ; c'est d'ailleurs ce qui c'est produit puisqu'elle est une des gagnantes de notre concours des « Sept Jeunes Filles ».

Henri Vidal, jeune premier de 21 ans, aux yeux bleus, aux cheveux bruns. Son premier film est aussi *Montmartre-sur-Seine*. Trois ans de tournées en province, voilà son actif. Il a porté les valises de Victor Francen, de Escande, de Pierre-Richard Willm.

Si l'on en croit les photos — mais doit-on croire un photographe lorsqu'il s'agit de réussir de beaux clichés — on peut nager au Racing lorsqu'il fait 5°.

(Reportage Nick de Morgoli.)



Puisqu'il n'y a que Henry Vidal qui sache nager...

Sur deux "Marie."



Marie Stuart, au théâtre Montparnasse, est une princesse élevée à la française... Avec ses trois Marie, nées le même jour qu'elle, elle se déguise en homme, au grand scandale des calvinistes écossais. Dans le film, elle est plus enfant, plus jeune fille.

Dans l'opéra, Marie défaille contre Darnley. Dans le film, elle est tendre, triste, douce...



Marie contemple son amant. Chaque interprète a le même visage tendu, les mêmes yeux noyés.



Bothwell, son nouveau conseiller? L'Europe s'émue, exige l'accusation de Bothwell. Il est acquitté. Et Marie l'épouse.

Elle l'aime. Les lords révoltés livrent bataille au couple. Pour sauver Bothwell, Marie se sépare de lui. Cet amour a duré quatre mois.

Elle se réfugie en Angleterre où Elisabeth l'emprisonne dix-neuf ans.

Le 8 février 1587, à 42 ans, Marie Stuart est décapitée...

Voilà une vie... mais l'âme? Marie était-elle une ambitieuse politique, une frivole ennuyée, une cantharide cruelle, tueuse d'amants?

C'est un troisième et même un quatrième aspect que Marcelle Maurette, au théâtre, et Harold Braun, au cinéma, ont dégagé...

Marguerite Jamois, Zarah Leander, deux femmes, ont incarné Marie: l'une grande, mince, émaciée par une ardeur qui s'épuise, au visage sévère et à la voix tendre...

L'autre pleine, pulpeuse, au visage rond et charnel, à la douceur aimable de belle femme... Zarah Leander, semble-t-il, a voulu dégager le côté poétique de la reine prisonnière.

— Marie, est, dit-elle, une orchidée parmi les neiges.

Elle a voulu rendre le pathétique de la touchante petite fille transplantée dans l'âpre et lourd climat de cette Ecosse...

Elle a voulu prêter sa grâce à la dernière reine romanesque. Une Européenne délicate, fragile, précieuse, « aux prises avec un monde shakespearien de fous et de reîtres »...

Son amour pour Bothwell est le seul de sa vie. Marguerite Jamois, dans Marie Stuart, est, au contraire, avant tout, une femme, presque une femelle... qui cherche un maître...

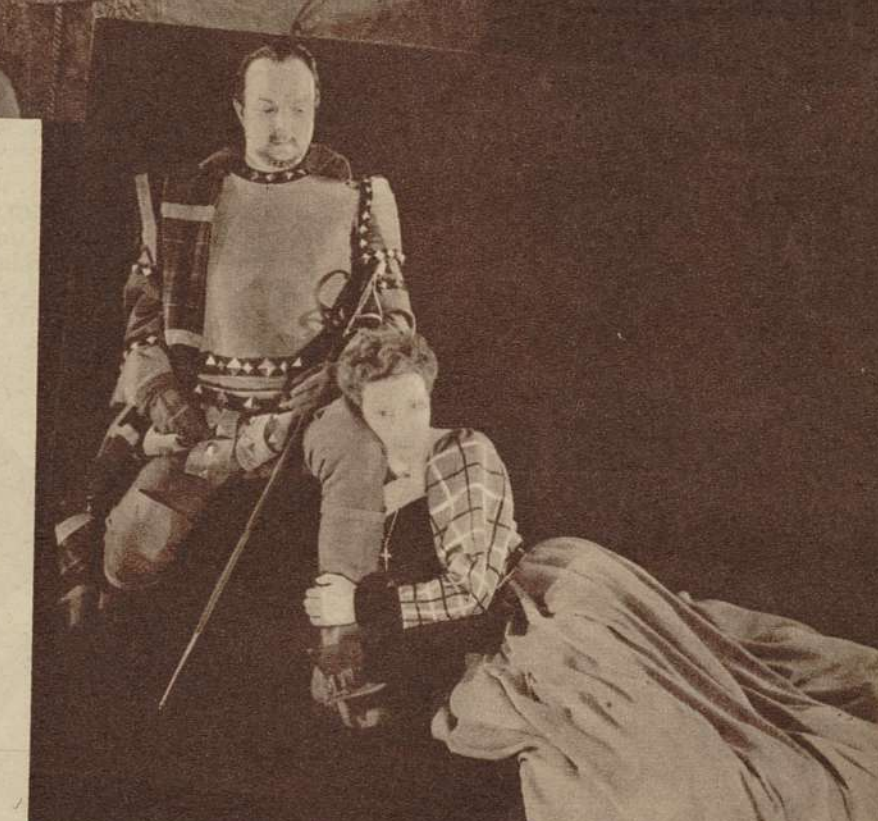
C'est une femme mariée deux fois avec des jouvenceaux, que Bothwell révèle à elle-même... Le condottiere, le mâle prestigieux et brutal s'empare d'elle... lui enlève tout son orgueil, toute sa liberté. Elle borne sa vie aux volontés de son amant...

Et quand celui-ci fait tuer Darnley, rivée à lui par son amour, elle ne peut pas s'opposer au crime...

Pour lui, elle se perd; pour lui, elle meurt... Pour lui, elle paye de dix-neuf ans d'expiation. Marie était peut-être tout autre, cette grande femme rousse, de deux mètres de haut, savante et violente, habile et ambitieuse...

Elle était Marie... Et elle sera toujours Marie... comme il vous plaira...

« Telle qu'en elle-même, enfin, l'éternité la change... »



Sévère et digne, Marie Stuart - Jamois refuse de s'attendrir. Elle n'attend plus rien de la vie et son sort ne la touche pas. Marie-Zarah Leander, encore près de la vie, console ses Marie éplorées...

Contraste! Bothwell, qu'incarne Pierre Renoir, se laisse aimer par Marie fascinée... Le Bothwell de Willy Birgel se prosterne devant sa reine.

France ROCHE.

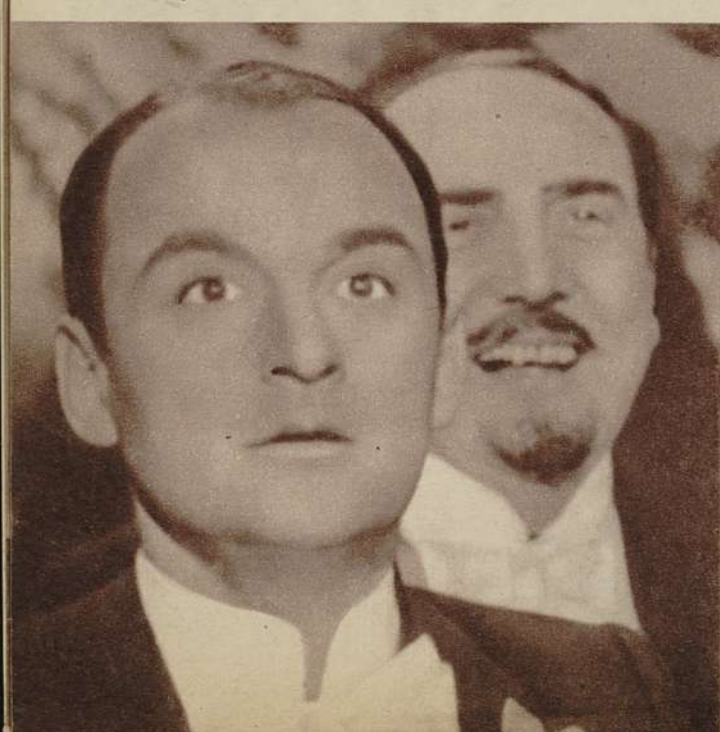
Photos U.F.A. - A.C.E. et Marcourt.



Reconnaissez-vous sous ce masque sévère le plaisant Bel-Ami ?



Willy Forst amoureux ou Don Juan 1900...



Le jeu de Willy Forst sait rester sobre même dans la fantaisie...

Un Cinéaste béni des Dieux... WILLY FORST le Viennois souriant

UN jeune premier ? Non, un homme que la vie déjà a mûri. Et pourtant toute la fougue, tout l'enthousiasme de la jeunesse, son exubérance, son entrain...

Un séducteur ? A coup sûr. Il est de la race des Don Juan ; tant de films l'ont prouvé qui nous le montrent jonglant avec les cœurs, glanant les amourettes comme roses au jardin, tout au long de ses rôles, qu'ils soient d'hier ou d'aujourd'hui, de Vienne ou de Paris.

Mais on n'est point Don Juan par la grâce d'un scénariste habile à échafauder les aventures sentimentales. Il y faut cette grâce, cette aisance qui sont l'apanage de quelques-uns et de Willy Forst en particulier...

Willy Forst, un acteur ? Mais non, il ne joue pas ses personnages. Il passe au travers d'eux avec une désinvolture de grand seigneur, ou de vrai riche, un air de détachement, de souriante indulgence. Il semble n'accorder d'importance à rien, sinon à enchanter et à séduire... Et cette assurance lui permet d'aborder tous les genres sans que le souci du métier apparaisse jamais dans ses rôles. Mais que passe sous son regard le visage qui l'émue, qu'une phrase musicale chante tout à coup en lui... Willy Forst regarde, écoute, sourit, s'enthousiasme. Vous le croyez indifférent ? Le voici passionné, tout vibrant de jeunesse, se grisant lui-même de son désir et de sa joie...

La vie, pour lui, fut une bonne école... Elle ne lui souriait pourtant pas tous les jours. Mais il sut n'en garder que les moments charmants. Il négligea les autres et peut-être ne voulut pas les voir.

Est-ce parce qu'il est de Vienne, la cité des violons et des valseuses ? On dirait qu'elle l'a fait à son image, léger mais non pas vain, gai mais non pas futile, aimant tout ce qui brille, tout ce qui rit, tout ce qui chante... Et comme elle, pourtant, ayant connu de mauvais jours, vite oubliés...

Ces mauvais jours, ils les vécurent ensemble, au lendemain de l'autre guerre. Le désordre, l'inflation, le chômage, la misère et la faim traînaient leurs affreux visages dans la ville où naguère chantaient les tziganes. Forst, pendant ce temps, tenait une rubrique théâtrale dans un modeste quotidien. Le métier de journaliste payait si peu que le pauvre Willy en était réduit, assure-t-on, à vendre lui-même la feuille qu'il rédigeait, pour pouvoir dîner en rentrant.

Il avait pourtant débuté très jeune dans les théâtres de quartier, jouant tour à tour le vaudeville et la tragédie, incarnant du même cœur les pantins de comédies et les héros classiques de Schiller, de Goethe ou de Lessing. Car sa vocation était de celles qui ne trompent pas, qui supportent toutes les rebuffades et surmontent tous les obstacles.

La chance daignerait-elle un jour lui sourire ? Il ne demandait point qu'elle le prit par la main. Lui, saurait l'accueillir, la faire sienne.

A Berlin, une troupe d'avant-garde l'engagea et le révéla au public allemand. Et un beau soir se trouva parmi ce public

"Un film, cela se fait comme une statue, en modelant des masses", semblerait dire Willy Forst.



PIERRE LEPROHON.

restreint, l'impresario providentiel dont une parole vous ouvre le chemin de la gloire. Celui-ci était un cinéaste qui confia à Willy Forst un petit rôle, mais un rôle comme il aimait, celui d'un lieutenant de l'ancienne garde impériale. Il en fit le personnage désinvolte, insouciant, noceur de bon aloi que nous devons retrouver plus tard amplifié, assuré... Et toutes les qualités de Bel-Ami s'y trouvaient déjà en puissance.

Malgré ses tournées à travers l'Europe, il demeure fidèle à Vienne, comme on garde le souvenir ému d'un premier amour. Il suit les efforts, un peu vains jusqu'alors, de ceux qui tentent là-bas de créer un centre cinématographique. Il comprend déjà que Vienne doit « créer une Ecole viennoise du Film », ne pas copier les autres, ne point faire du standard, mais des œuvres conformes à ses traditions, à son caractère.

Il revient dans sa ville natale, suscite autour de lui les enthousiasmes, donne confiance aux producteurs. Il a étudié son métier, en acteur certes, mais aussi en technicien. Le voilà prêt à aborder la mise en scène... Son premier film est un succès, un succès général, complet. *Symphonie Inachevée* triomphe à Vienne, à Berlin, passe les frontières et l'océan. Willy Forst, d'emblée fait figure de maître. Il a son style, sa manière il a créé le cinéma viennois.

Dès lors, il n'a plus qu'à aller, à donner libre cours à sa fantaisie, à ses dons. Et voici *Mazurka* avec Pola Negri, *Masquerade*, *Burgtheater* avec l'admirable Werner Krauss, *Allotri* où, de la poésie, il passe au comique pur. S'il garde toujours son style, il sait éviter la série, le « tout fait ».

Cet artiste allemand nous a donné cette année deux œuvres remarquables qui le classent définitivement parmi les meilleurs « auteurs » cinématographiques. Car il est à la fois scénariste, metteur en scène et interprète de ses films. Il leur apporte ainsi toute sa personnalité et les marque de son empreinte, il en porte allègrement toute la responsabilité.

Certains ont fait grief à Willy Forst, dans *Bel-Ami*, d'avoir traité Maupassant avec un peu de liberté. Il ne s'est guère soucié de donner au personnage un physique d'époque. Il est resté lui-même avec une charmante audace, mais il a poussé ses comparaisons à la charge. Il les a fait vivre dans un décor délicieusement rococo, tout en tentures, en courbes, en draperies, en volants, en dentelles... La belle époque ! Et par-dessus tout cela, la candide amoralité du héros, les femmes qui tournent autour de lui, dont il se sert ingénument sans avoir l'air de s'en apercevoir...

Aujourd'hui, c'est *Opérette* qui nous fait revivre les premiers temps de la Vienne des valseuses et des chansons.

Demain, ce sera pour Willy Forst un nouveau début, celui du film policier, avec *On a volé un homme*. Vous verrez que l'auteur de *Bel-Ami* saura plier à sa manière les règles du genre, et faire du neuf dans un domaine où tout semble avoir été dit.

Il se défend de faire de la théorie, de « mettre l'art de la mise en scène en formules », selon sa propre expression. Mais il possède, mieux que le métier et l'habileté, il a le don inné, celui qui ne s'acquiert pas, qui est un présent des dieux ou des fées...

LE CHEMIN DE LA LIBERTÉ

RÉCIT CINÉMATOGRAPHIQUE (5)

de Jean VALROGER

d'après le film de

RULF HANSEN.

DISTRIBUTION :

Antonia : Zarah Leander.

Detlev : Hans Stive.

Oginski : Siefert Breuer.

Louise : Eva Immermann.

RESUME

Le baron Detlev von Blossin a épousé, à Vienne, une célèbre cantatrice, la Corvelli. Son séjour dans la ville des valseuses devant se terminer, le jeune baron a vainement tenté de persuader sa jeune femme d'abandonner le théâtre. Après une brève discussion, von Blossin est rentré seul sur ses terres, en Poméranie, cependant que la Corvelli signait un nouveau contrat.

Or des troubles éclatent à Vienne. Un ancien ami de la cantatrice, le comte Oginski, est allé la chercher au théâtre et veut la ramener chez lui. Mais les émeutiers ont déjà pillé la maison. La Corvelli alors cherchera pour tous deux un asile plus sûr...



— Il y a une certitude dans cette vie : mon amour pour toi.
— La vie est terrible, murmure Antonia en essayant de se dégager.
Violamment, passionnément, il l'étreint...



Photos UFA. ACE.

D'impitoyables créanciers sont venus relancer Oginski.
— Vous connaissez ma situation, Marchand, supplie Oginski.

CHAPITRE VII

LA FUITE DANS LA MORT

Le vieux portier du théâtre est sorti tout éberlué de son sommeil en entendant des coups de sonnette, puis en voyant Antonia enfermée dans une grande cape, une voilette tirée sur son visage, accompagnée d'un inconnu en habit :

— Mon Dieu ! c'est vous, madame Corvelli ? Que venez-vous faire ici au milieu de la nuit ?

— La ville est peu sûre, monsieur Grandmayer... Les Viennois font leur révolution... Je pense que nous pourrions passer la nuit dans ma loge...

— Bien sûr, madame Corvelli, bien sûr... Ici, vous n'avez rien à craindre ! Il n'y a que les fantômes et moi qui passions la nuit au théâtre...

— Nous sommes chez la Belle au bois dormant, s'efforce de plaisanter Antonia.

Les voici enfin dans la loge tout imprégnée du parfum léger et suave d'Antonia. Son peignoir est encore déplié sur le sofa, ses petites mules semblent attendre ses pieds nus... Discrettement, le vieux portier s'efface...

— Moi, dit Oginski, je retrouve ici un fantôme bien agréable : celui de notre amour.

Dire qu'il y a plus de deux ans que je ne suis pas revenu dans cette loge où nous avons été si heureux ! Te souviens-tu, Antonia ?

Il ne pense déjà plus au danger qu'il vient de courir, à ceux qui le guettent, à son effondrement, à la catastrophe qui emporte tout... Au milieu de cette nuit, dans ce silence, grisé par le parfum de cette femme, il redevient lui-même : emporté, sensuel, brutal et passionné...

— Tu ne connais pas ma vie, Antonia, lance-t-il haletant. C'est une aventure qui m'entraîne je ne sais où, un mouvement enflammé dont je ne suis plus maître. Mais, il y a une certitude dans cette vie : mon amour pour toi !

Il saisit ses poignets, arrache ses gants, boit avidement le parfum des longs doigts aux ongles écarlates qu'il porte à ses lèvres...

— La vie est terrible, murmure Antonia en essayant de se dégager.

— Non, Antonia, la vie est merveilleuse, malgré tout !

Violamment, passionnément, il l'étreint...

Au milieu de la tourmente révolutionnaire, l'Opéra de Vienne n'a pas suspendu ses spectacles. Et, le lendemain soir, Antonia chante de nouveau devant un parterre où rouges et blancs, farouches révolutionnaires et fanatiques

défenseurs de l'autel et du trône, réconciliés pour quelques heures, communient dans la même ferveur musicale. On donne *Semiramis*, comme le soir du départ de Detlev...

Detlev ? Une lettre de Blossin vient de rappeler son existence à Antonia. Il ne se plaint pas, là-bas, sur sa dure terre poméranienne. A peine si à la fin de sa lettre où il parle de choses très banales : « Je suis content que le blé d'hiver ne soit pas gelé », il laisse percer une indéfinissable tristesse... Pauvre Detlev ! Mais ce n'est pas le moment de penser à lui...

Autre chose préoccupe Antonia : elle a caché chez elle Oginski dont la maison est envahie par les insurgés... Elle s'est laissée attendre, reprendre par lui... Mais elle ne veut pas retomber sous son joug... Elle a peur de lui ! Avec ce diable d'homme, sait-on où on va ? Se débarrasser de lui, vite...

Antonia salue et remercie au milieu des fleurs dont ses admirateurs la bombardent... C'est à cet instant que dans les couloirs un inconnu aborde Barbaccia, sa soubrette :

— Madame, je voudrais parler à votre maîtresse. C'est très urgent et très grave... Dites-lui qu'un commissaire de police la demande.

Un instant après, Antonia est devant ce magistrat qui affecte un air solennel.

— Vous avez sûrement entendu, madame, commence-t-il, que le nouveau gouvernement a ouvert une instruction pour détournement de fonds en corrélation avec les affaires privées de l'ex-chancelier d'Etat, Metternich ?

— Mon Dieu ! oui...

— Avez-vous vu le comte Oginski ces derniers jours ? Connaissez-vous sa cachette ?

— Je l'ignore !

— Dommage, madame, fort dommage.

Un régisseur survient en coup de vent et happe Antonia :

— Madame, il faut revenir sur la scène pour les applaudissements ! Vite, très vite !

A peine a-t-elle le temps de sangloter :

— Mon Dieu ! Barbaccia, que va-t-il nous arriver maintenant ? *Sancra Madonna*...

Pendant ce temps, une autre scène se déroule dans le salon de la maison d'Antonia où d'impitoyables créanciers sont venus relancer Oginski. Marchand, l'ami et le complice d'hier qui a su changer de bord au bon moment, est l'un d'eux. Morescu, un horrible petit méteque, est l'autre.

— Vous connaissez ma situation, Marchand, supplie Oginski. Vous savez parfaitement que je n'ai pas sauvé un sou de la banqueroute. Ils m'ont pris mon hôtel, mon argent, tout...

Entre Antonia revenue du théâtre et Oginski, c'est maintenant une scène déchirante. Lorsqu'elle est rentrée, les créanciers étaient encore là. Ils se sont retirés avec de petits rires entendus, en déclarant qu'ils ne voulaient pas « troubler un si charmant tête-à-tête ». Mais dans le regard de Marchand, Oginski a lu une menace : l'argent pour demain, sinon !... Maintenant, à son tour, il supplie :

— Antonia, je te supplie, sauve-moi !

— Mon pauvre Stephan, plus rien ne peut te sauver ! Et l'argent lui-même ne te servirait à rien. La police te cherche !

Il se redresse violemment.

— La police ? Elle ne m'y trouvera pas !

— Tu veux partir ?

— Oui, et tu partiras avec moi !

— Moi ? Mais ce n'est pas possible.

— Tu crois donc qu'on te laissera encore chanter à l'Opéra quand le scandale aura éclaté ?

— Chanter, Stephan, il ne s'agit pas de cela.

— De quoi alors ?

— Je ne t'aime pas, Stephan...

— Ah ! tu ne m'aimes pas ! Maintenant que je suis trahi, sans le sou, sans abri, maintenant tu dis que tu ne m'aimes pas. Mais autrefois, l'homme riche, l'homme puissant, l'homme qui a lancé la Corvelli, tu faisais semblant de l'aimer !

Il a saisi son bras, la secoue violemment.

Oginski éclate d'un rire de fou, d'un rire démoniaque. Il se laisse tomber sur une chaise, et :

— Non, je reste ! Je m'assieds ici, j'attendrai ici qu'ils viennent me prendre ! Mais ils te prendront aussi, je te le jure ! N'es-tu pas ma complice ? Cet argent que l'on m'accuse d'avoir détourné, n'a-t-il pas servi à payer cette maison, tes bijoux, tes toilettes ! Nous voyagerons dans la même voiture, Antonia !

(A suivre.)

Photos Tobis-films.

Beauté MON BEAU SOUCI



OU VA CETTE JEUNE FILLE QUI SE PROMÈNE FAUBOURGS-HONORÉ?... CHEZ SON COIFFEUR.

Danielle Darrieux a retrouvé Paris, la tour Eiffel, les Champs-Élysées...

On a beau être grande vedette, « ça vous fait quand même quelque chose ». Et Paris est toujours Paris...

Danielle a dressé une liste très longue de toutes les courses qu'elle doit faire : les grands couturiers, les amis, les relations, et puis bientôt le studio.

Mais sa première visite fut pour son coiffeur, l'heureux homme qui sait donner à cette masse blonde qu'est la chevelure de Danielle, le « flou » que tant de femmes ont copié.

« Il faut souffrir pour être belle », disait-on déjà du temps de sa grand-mère.

Il faut, au moins aujourd'hui encore, être patiente.

Danielle sait l'être, sagement.

Elle a d'abord subi les affres du shampoing, puis les papilotes collantes de l'appareil à permanente.

Mesdames, vous connaissez toutes ces opérations... Et au bout de deux heures et demie, libérée de sa résille, la douce soie claire des cheveux de Danielle a bouclé, ondu, voilé autour du joli visage, tout bruni par le soleil, de notre charmante vedette.

Pendant ce temps, les reporters, avec cruauté, indiscrétion et entêtement ont tourné autour d'elle...

LE PHOTOGRAPHE. — Un sourire, s'il vous plaît ?...

LE REPORTER. — Quelle couleur de vernis mettez-vous sur vos ongles ?... Rouge ? Merci...

LE COIFFEUR. — Tournez la tête par ici, s'il vous plaît ?

LE REPORTER. — Vous rentrez de Cannes ?

DANIELLE. — Oui, j'ai pris des bains de soleil, j'ai couru, nagé, oublié le travail et la pluie...

LE PHOTOGRAPHE. — Voulez-vous regarder dans la glace ?

LE REPORTER. — Qu'allez-vous tourner maintenant ?

DANIELLE. — Je ne sais pas ! Je sais seulement que je tournerai en janvier avec Henri Decoin.

LE REPORTER. — Voici les lettres que nos lecteurs nous ont prié de vous transmettre.

DANIELLE. — Comme c'est gentil !

LE COIFFEUR. — Est-ce bien ainsi, mademoiselle ?

LE PHOTOGRAPHE. — Levez la tête, s'il vous plaît ?

Pauvre Danielle que reporter, photographe, coiffeur et manucure s'arrachent...

Sa patience est mise à rude épreuve... Rançon de la gloire... Les seules ravies étaient les nouvelles manucures qui en profitaient pour demander des autographes...

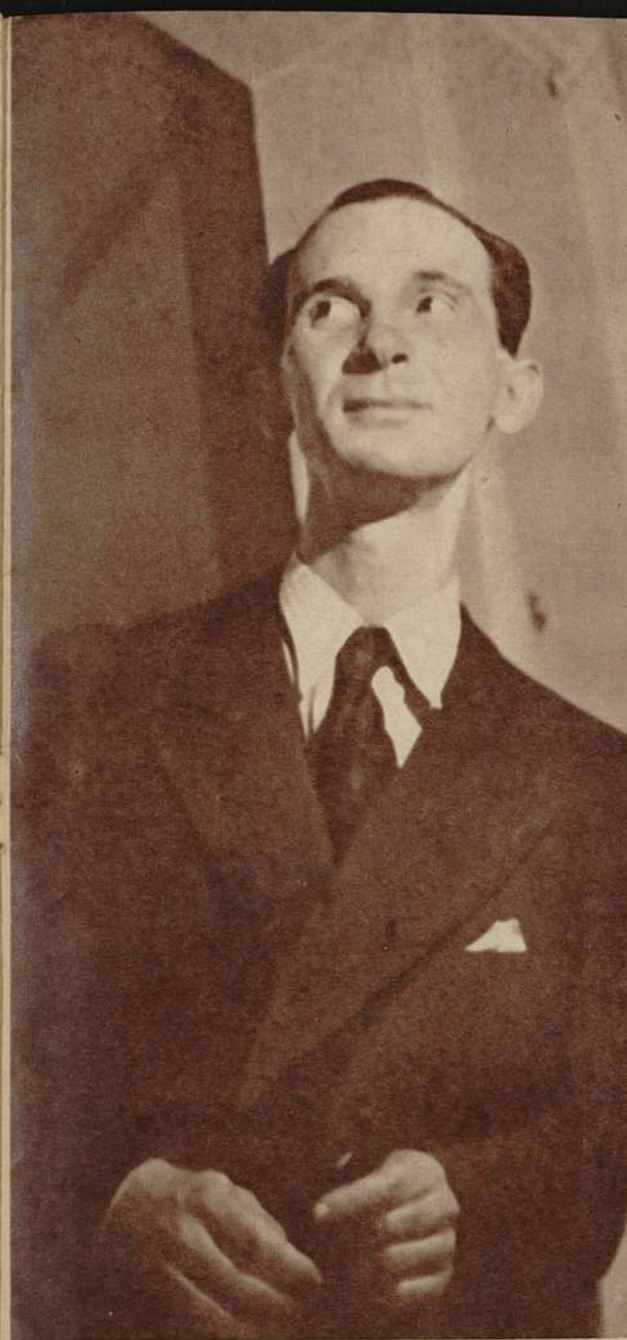
Et les clientes qui pourront dire à leurs amies : « Danielle et moi étions chez le coiffeur... »

En tout cas, le lendemain, pour imiter leur star préférée, toutes les employées sont arrivées à leur travail ornées de boucles folles, et, dans la grande salle noire et blanche, elles contemplaient avec le désespoir de ne pas lui ressembler, le grand portrait de Danielle...

F. R.



QUE REGARDENT-ELLES CES CURIEUSES MANUCURES ?



POURQUOI CETTE AGITATION ? POURQUOI CET ATTROUPEMENT ? LE PATRON SEMBLE AFFOLÉ... QUELLE MAHARANÉE SE FAIT COIFFER AUJOURD'HUI ?

LA CHARMANTE JEUNE FILLE ÉTAIT DANIELLE... MAIS OUI ! VOUS L'AVEZ RECONNUE... DANIELLE DARRIEUX VENUE SE FAIRE FAIRE SA PERMANENTE TRISANUELLE...

— VOUS CROYEZ QUE CETTE COIFFURE ME VA VRAIMENT ? JE COMMENCE À M'EN LASSER...

— OH ! MADemoiselle ! SUFFOQUE PIERRE. PEUT-ON DIRE CELA... MAIS VOUS ÊTES... VOUS ÊTES... IL NE TROUVE PLUS SES MOTS...

(Photos Piaz.)

histoires tirées par les cheveux

Jadis, le comédien se faisait remarquer non seulement par sa cape et son feutre à larges bords, mais aussi par son abondant système pileux qu'il se devait d'entretenir soigneusement.

Le talent se mesurait à la longueur des cheveux à cette époque, mais cette abondance avait également un côté pratique et sentimental puisqu'elle permettait de distribuer aux admirateurs un nombre considérable de mèches sans trop nuire à l'ensemble de la crinière de l'artiste aimé.

Aujourd'hui, une photographie et une signature ont remplacé la mèche tant convoitée autrefois et tellement plus personnelle, mais si la plupart des comédiens ont adopté aujourd'hui une coiffure normale, ils n'en continuent pas moins de soigner leurs cheveux et leur coiffure qui contribuent souvent à accuser leur type. La crinière de Jean-Louis Barrault, la raie impeccable d'André Luguet ou la mèche molle de Jean Tissier en témoignent.

Quant aux actrices, c'est à qui trouvera la teinte qu'on imitera, la mise en plis qu'on copiera ou la mèche qu'on pastichera.

Pour elles, parfois, le succès ne tient qu'à une bouclette, la célébrité à une permanente et le talent à un... cheveu.

Les vieux comédiens sont fertiles en histoires de cheveux ou de perruques.

Eux seuls se souviennent encore que Max s'était fait blanchir les cheveux au blanc d'argent pour tenir, en tournée, le rôle de Hérode dans *L'Enfant Jésus*, de Ch. Grandmoulin et qu'il intriguait successivement les villes d'Angers, de Saumur et de Tours par son masque tragique, mais juvénile, s'opposant aux cheveux du plus bel argent.

Ils se souviennent aussi de cet acteur qui, sur une scène des boulevards, eut maille à partir avec une perruque un peu trop large.

Il n'avait qu'une toute petite phrase à dire : « Monsieur, je vous salue bien ! » et il ôtait son feutre d'un geste large et magnifique.

Un soir, ce qui devait arriver arriva. La perruque vint avec le chapeau et tomba aux pieds de celui à qui il présentait ses civilités.

Son succès fut d'autant plus vif qu'il était complètement chauve et que son partenaire lui répondit froidement : « Monsieur, votre empressement à me témoigner votre amabilité m'est très sensible, mais je n'ai que faire de vos cheveux que je vous prie de ramasser. »

Et voici, pour terminer, quelques confidences que

nous avons pu recueillir au cours d'un récent cocktail très parisien et très cinématographique où nous avons rencontré quelques vedettes qui ont bien voulu nous donner des nouvelles de leur système capillaire.

Denise Bréal, au visage de vierge flamande, qui joue actuellement au Vieux Colombier dans *Frère Soleil*, nous a déclaré qu'elle faisait une consommation de cheveux effroyables.

— Comme mon rôle exige que je prenne le voile sur scène, on me coupe les cheveux chaque soir, et le dimanche en matinée. Heureusement, ce ne sont pas les miens...

Meg Lemonnier, qui commence dans quelques jours à tourner dans *Boléro* avec Arletty, nous a confié qu'elle se faisait ses mises en plis elle-même, et *Gilberte Géniat*, toute auréolée de blond, nous a dit que Colette l'avait baptisée « le buisson ardent ».

Enfin, *Yolanda* prétend avoir lancé à Paris la mèche blonde dans une chevelure de jais.

— Je l'ai importée d'Argentine, il y a huit ans, nous a-t-elle dit, et j'ai eu tort de ne pas prendre de brevet, j'aurais gagné une fortune...

Côté homme, le jeune premier *Henri Vidal* a avoué qu'il se maquillait si mal à ses débuts qu'il arrivait invariablement chaque matin sur le plateau avec des cheveux rouges, au grand désespoir de son metteur en scène qui s'arrachait les siens...

Raymond Segar s'est souvenu fort à propos d'un pari qu'il avait tenu et gagné en Allemagne où il était allé jouer un match de rugby.

Il avait parié de se raser complètement le crâne. De retour à Paris, il sema l'épouvante dans les cafés en commençant négligemment toutes ses phrases par : « A la Guyane... » tandis qu'il se massait le crâne en roulant des yeux féroces.

— Il faut que j'aie les cheveux plus courts, a gémi *Jean Tissier*, pour tenir mon rôle dans « La maison des Sept Jeunes filles » et nous voilà au cœur de l'hiver ! C'est bien ma veine...

Quant à *Charpini*, il a pris sa voix la plus suave pour nous dire : « Moi ? je me fais soigner le chignon comme pas une parce que j'ai la natte qui f... le camp... Tous les deux jours, je me fais masser le cou-vertice... Vous pensez... »

Enfin, pour conclure cette enquête capillaire, nous aurions voulu avoir l'opinion de *Charles Deschamp*, mais nous n'avons pas réussi à atteindre ce charmant artiste à la calvitie si photogénique.

Charles Deschamp hésite, paraît-il, entre deux rôles qui lui sont actuellement proposés : Charles le Chauve ou Clodion le chevelu...

Il se demande lequel choisir...

Et, en attendant, il se fait des cheveux...

J. MOUNOUSSE.



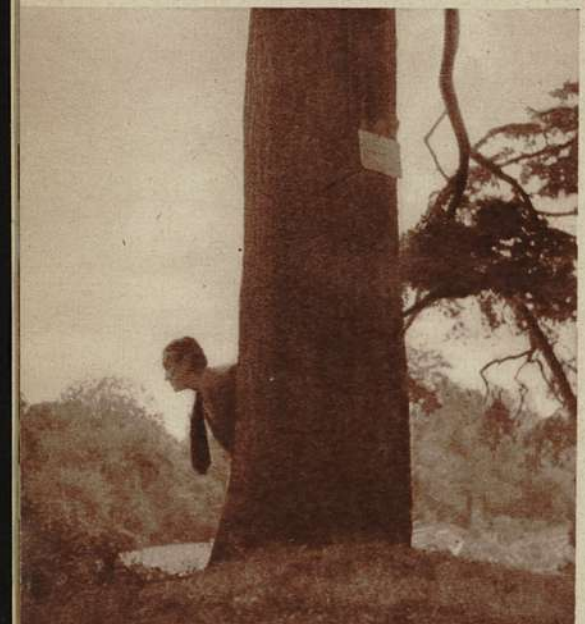
Danielle Darrieux
chez son coiffeur
ou 4 personnages
autour
d'une chevelure



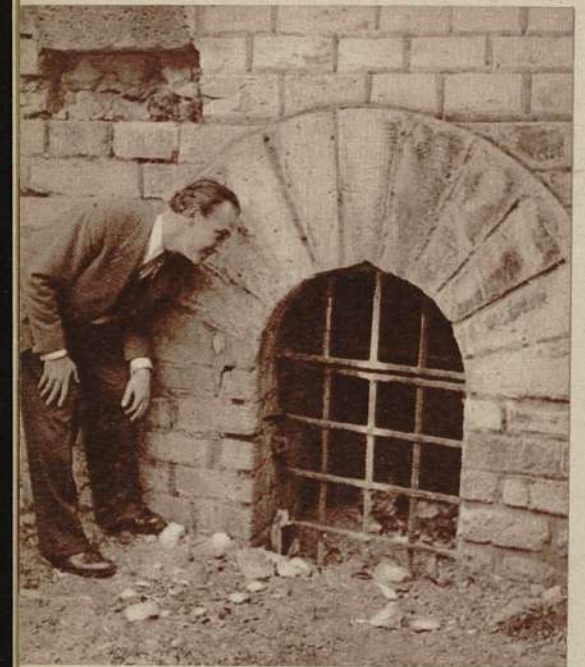


"Un lion ? Mais oui, ça doit se trouver à Paris".

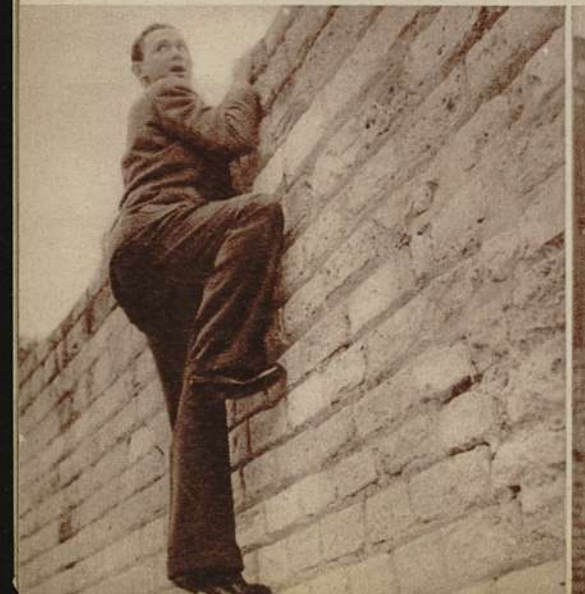
"Lion, es-tu là ?"
s'écrie
Pierre Mingand.
"Vous en êtes
un autre"
lui répond-il...



Ça sent le fauve ici... Flair de chasseur ne trompe pas : Pierre Mingand à l'affût.



Jusqu'aux Arènes de Lutèce, il est allé à la recherche de son lion. C'est ici qu'ils vécurent. Il en reste peut-être un ?



et son lion

Le cinéma nous a habitués aux péripéties des grandes chasses. Parmi les décors de forêts vierges construites de toutes pièces dans les studios californiens, le film américain connut une ère de « zoophilie » qui dut faire battre d'émotion le cœur des timides chasseurs...

Pierre Mingand, aimable fantaisiste, nous aurait-il caché cette secrète passion. Il nous annonçait dernièrement son intention d'aller « lever » les fauves.

Et même, ajoutant à ce sport périlleux dont on le croyait ignorant, il ne voulait point se contenter de surprendre le lion par trahison.

— Je veux le ramener vivant, s'est écrié Mingand.

Chasseur ? Non point : dompteur... L'audacieux artiste, parodiant un titre célèbre, allait partir au-devant des fauves sans autre arme entre les mains que le fouet du dresseur et son intrépidité...

Ciné-Mondial ne pouvait laisser passer une telle occasion de reportage sensationnel.

Au rendez-vous, Pierre Mingand, coiffé d'un chapeau à larges bords, le fouet en main, semblait particulièrement excité.

— Il me faut un lion pour corser mon numéro de music-hall, nous confia-t-il. Dompteur, c'est bien, mais comme ce serait mieux si j'avais un partenaire rugissant...

— En route ; nous irons d'abord au Jardin des Plantes... J'ai vu là, étant gosse, des fauves comme il m'en faut ! Même s'ils ont un peu vieilli, ils feront très bien mon affaire...

Et voilà notre chasseur épanté les taillis, cherchant des traces, tombant tout à coup en arrêt devant un lion magnifique...

— Ne vous l'avais-je pas dit ? s'écrie-t-il triomphant.

L'instant d'après — nos photos en font foi — le lion était soumis. Allait-il, pareil à celui dont Bernard Shaw nous a conté l'histoire, venir lécher les bottes du dompteur, comme il le fit au martyr qu'il devait dévorer ?

Mais Pierre Mingand voudrait un fauve un peu moins immobile.

Les Arènes de Lutèce lui fourniraient-elles ce qu'il cherche ? Il y a eu là de vrais lions autrefois. Au fond, ce n'est pas si loin dans l'Histoire... Peut-être en trouverons-nous le dernier survivant derrière ces grilles ?

Il n'en fut rien, hélas, bien que l'état du malheureux artiste pût faire croire qu'un fauve était à ses trousses.

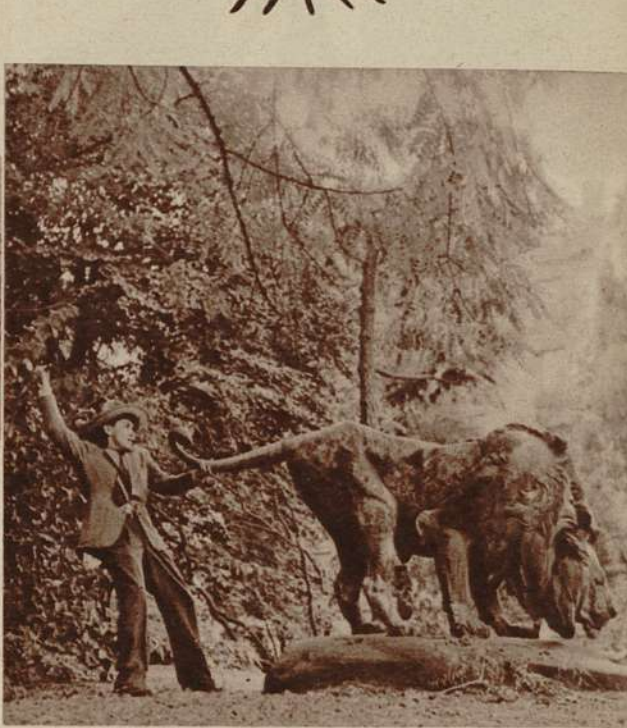
— Je serai lion moi-même...

Et de bondir dans les Arènes comme s'il allait dévorer tous les chrétiens du monde... Ce qui eut pour effet de faire mettre le malheureux artiste là où il avait rêvé d'installer sa victime. Espérons pour lui et pour nous qu'il n'y restera pas trop longtemps !

(Photos N. de Morgoli.)

Il doit, en effet, en rester un ! Pierre Mingand veut bien jouer les chasseurs, mais non les martyrs...

Dans l'arène non plus il n'y a pas de lion... Mais est-ce frayeur ou mimétisme ? Pierre Mingand se prend pour le lion lui-même. L'opérateur ne doit pas en mener large !



Le voilà, l'animal... ou une originale façon de dompter les fauves !



La méthode était bonne ! Le lion est maintenant soumis. Pierre Mingand peut être fier de lui...

Hélas ! Qui se chargera de dompter le dompteur ? Le voici en cage... Pourvu qu'il ne s'échappe pas !



Notre Courrier

En raison de l'abondance du Courrier, il ne sera plus répondu que contre 2 francs en timbre-poste.

P. B. Angers. — Oui, les photos d'amateurs sont autorisées pour nos concours. Vous pouvez tenter votre chance, mais surtout, sur vos prochaines photos... essayez de sourire ! Sur celle que vous m'avez fait parvenir, vous avez l'air... d'un ours !

As du cinéma. — Il n'est impossible de mettre en relations les lecteurs de la présente rubrique. Sérénade à Léna. — Les principaux interprètes du film *Barcarolle*, sont : Edwige Feuillère, Pierre-Richard Willm et Roger Karl. Je regrette, petite lectrice, de ne pouvoir vous donner satisfaction en ce qui concerne votre seconde question. Je n'ai cependant aucun remords... votre jeune homme genre « prince charmant » saura bien vous découvrir sans qu'il soit besoin que je m'en mêle en quoi que ce soit.

A. Labouze. — Qu'est devenu Michel Simon ? Cet acteur étant de nationalité suisse, est retourné dans son pays au début de cette guerre.

Marc A. B. — L'acteur Jean Brocard est Nantais. Vous pouvez m'envoyer votre demande de photo dédiée sous double enveloppe timbrée que je ferai parvenir à Edith Piaf.

Fidèles lectrices en Sana. — 1^{re} Gaby Morlay et Victor Francen sont les principaux interprètes du film *Après l'amour* ; 2^e il que dans *Carnet de Bal* ; 3^e Envoyez-moi, sous double enveloppe timbrée, la lettre que vous destinez à Jean Marais.

C. M. aimant le cinéma. — J'ai transmis vos lettres à Viviane Romance et Micheline Presles. L'adresse de Roger Duchesne que vous m'indiquez est fautive... Où avez-vous été « pêcher » celle-ci ? Marie Déa est actuellement à Paris. Vous allez bientôt voir Jean Marais dans *Pavillon brûlé* et Roger Duchesne dans *Caracalla*. Allons, un peu de patience... Vos artistes préférés vont bientôt, à nouveau, vous distraire ! Ah ! j'oubliais... je ne vous trouve pas naïf, encore moins curieux... mais très sympathique !

Jeannette. — Je voudrais savoir s'il existe des livres sur les films *Les Musiciens du Ciel* et *Notre-Dame-de-la-Mouise* ? *Les Musiciens du Ciel* a été tiré du roman du même nom, de René Lefèvre ; vous trouverez cet ouvrage aux Editions de la Nouvelle Revue Française, 5, rue Sébastien-Bottin, à Paris, au prix de 23 fr. 40. *Notre-Dame-de-la-Mouise* a été tiré de l'ouvrage de Grégoire Lectos, ouvrage dont vous pouvez faire l'acquisition pour 13 francs, à la Librairie de Théâtre, 1, rue Marivaux. Je souhais que ces livres plaisent à votre prisonnier. N'oubliez pas que je serai toujours heureuse de vous renseigner et ne craignez pas surtout, petite madame, de me mettre à contribution.

La belle illusion. — Oui, petite Lucienne, vous avez été inscrite au concours des « 7 Jeunes Filles ». Mais, après m'être renseignée au service compétent, j'ai appris que vous n'aviez pas passé l'éliminatoire des photos. Je vous avouerai que j'ai été moi-même déçue... Je comprends tellement qu'une jeune fille comme vous, qui a mis beaucoup de son cœur et infiniment d'espoir dans un concours, se sente toute dépaylée et prête à pleurer en apprenant qu'elle n'est pas parmi les lauréates !

Surtout, ne vous désolez pas, vous êtes si jeune qu'une seule larme versée pour cette déception serait un crime ! Voulez-vous passer à nos bureaux pour reprendre vos photos ? Cela nous donnera l'occasion de faire connaissance et de bavarder en amies... Car n'oublions surtout pas que « Notre Courrier » est avant tout un groupe d'amis jeunes et sympathiques !

Ginon amie du cinéma. — J'ai 20 ans et j'aimerais faire la connaissance d'une jeune fille de mon âge,

aimant le cinéma et qui pourrait devenir une amie, je suis si seule... A deux, nous serions moins timides pour nous présenter à la porte des studios... Tout un programme quel ! Eh bien ! voilà, quel est fait, petite lectrice ! Je suis certaine que parmi notre « gentil groupe » vous allez trouver une charmante camarade. Je demande simplement aux personnes répondant à votre demande de m'envoyer la lettre qui vous est destinée sous double enveloppe timbrée, mais non cachetée, en rappelant, bien entendu, le pseudo ci-dessus. J'ai fait parvenir votre lettre à M. Jim. Pour la figuration, adressez-vous au Groupement du Cinéma, Section Distribution, 78, avenue des Champs-Élysées, à Paris.

G. P. Versailles. — Adressez-vous à votre mairie, qui vous indiquera un cours de diction. Vous me semblez photogénique, mais la prochaine fois que vous vous ferez photographier... faites attention aux nœuds folles qui tombent sur la nuque. La coiffure relevée est très jolie, à condition qu'elle soit impeccable... du moins, je le crois !

Mon cœur l'a choisi. — Je vous envoie ma photo... qu'en pensez-vous ? Je ne suis pas belle, n'est-ce pas ? Que voulez-vous, je n'ai pas de chance !... Vous avez 19 ans, mais vous êtes encore une toute petite fille... mais moi ! ne vous fâchez pas surtout, car si vous savez comme c'est gentil... Vous voulez que je vous gronde, c'est cela que vous désirez ? Eh bien, allons-y ! A votre âge avoir un cafard fou, parce que vous croyez ne pas être jolie... (Heureusement, vous n'en êtes pas sûre !)

Ah non ! laissez-moi rire... mais vous avez de jolis yeux, de beaux cheveux, une bouche bien dessinée... et vous en voulez à la nature qui ne daigne vous combler de tous ces présents ? Mais vous n'en avez pas le droit ! Allons, de l'énergie... de la confiance... et hop, vous l'a repartie ! Vous avez une écriture encore enfantine, mais qui se formera avec le temps. Je crois que vous aurez une assez belle écriture. Vous devriez travailler le conditionnel et le futur, car vous les confondez... A part cela, rien à signaler.

Claudie. — Votre professeur de diction mieux que moi-même doit vous diriger dans votre carrière. Je comprends parfaitement que vous ayez besoin d'une petite aide pécuniaire. Suivez donc les conseils donnés aux amis de « Notre Courrier ». Lisez également ceux donnés au « Coin du Figurant ». Et bonne chance, petite Claudie !

Rosine. — Georges Grey et Claude May sont célibataires, Pierre Blanchard est marié et est père de deux grands enfants... Espoirs ou déceptions ?

R. Nanciz, 19 ans. — Y a-t-il, en ce moment, à Paris, des concours de chants ou de crochets ? Non, pas à ma connaissance. Envoyez-moi la photo que vous destinez à Tino Rossi ; je la lui transmettrai. Il est inutile de m'envoyer une lettre tous les trois jours pour me demander le même renseignement !

Kathe G... à Besançon. — Envoyez-moi votre demande de photo dédicacée que je transmettrai à Georges Grey, qui vient de rentrer de zone non occupée où il était allé tourner quelques extérieurs de *Caracalla*.

L'anonyme. — Il n'est pas possible de visiter un studio sans être muni d'une autorisation. Je ne suis pas à même de vous en faire délivrer une, j'espère, cependant, que votre séjour dans la capitale n'en sera pas attristé.

Odette. — Quelle est l'adresse du studio des Ballets-Chaumont ? Radio-Cinéma, 12, r. Carducci, Paris (19^e). Bot. 09-30.

Jacques D. — Que font mes acteurs préférés ? Constant Remy joue actuellement au Théâtre Edouard-VII dans *Arène Lupin*. Vous verrez bientôt Larquey dans deux films qui sortiront prochainement : *Le Mariage de Chiffon* et *Pension Jonas*. Quant à Jeanne Boitel, elle joue dans *Passionnément*, opérette qui passe actuellement au Théâtre Marigny.

CLAUDE SUNLIGHT.

ON TOURNE... ...à l'Étranger

ALLEMAGNE

BERLIN. — Studios Ufa-Babelsberg :

— *La Ville dorée*. Réalisation de Veit Harlan,

avec Kristina Söderbaum, Paul Klingner.

— *Avec les yeux d'une femme*, avec Olga Tchekova, Gustav Fröhlich, Carl Marill.

Studios Tempelhof et Froelich :

— *Nous à la ferme aux ours*. Réalisation Carl Froelich, avec Heinrich George, Ilse Werner, Ernst von Klipstein.

MÜNICH. — Studios Bavaria :

— *Le Grand Jeu*, avec René Deltgen, Josef Siber, Maria Andergast.

VIENNE. — Studios Rosenhügel :

— *Le Grand Amour*, avec Zarah Leander, Victor Staal, Paul Hörbiger.

— *Bravo petit frère*, avec Paul Hörbiger, Hans Holt, Marie Harel.

Studios Sievering :

— *Sony pissenot*. Réalisation de Willy Forst,

avec Willy Fritsch, Maria Holst, Albert Matthes, Hans Moser, Theo Lingner.

En extérieurs, en Allemagne :

— *Vienne en 1910*, avec Rudolf Forster, Käthe Dorsch, Heinrich George.

— *Panique*, avec Harry Piel, Dorothea Wieck.

BOHEME-MORAVIE

PRAGUE. Studios Barandow :

— *Dossier secret* W. B. I., avec Hubert Hübner.

Studios Host :

— *Son Fils*, avec Otto Wernicke.

ITALIE

ROME. Studios Cinecittà :

— *La Tragédie d'un Amour*, avec Benjamino Gigli, Emma Gramatica, Camilla Horn.

— *Anouchka*, avec Hilde Kral, Siegfried Breuer, Rolf Wanka.

— *Efface par le destin*, avec Sybille Schmitz, Albrecht Schoenhals, Rudolf Fernau.

SUR LA MORT D'UN AMI DU CINÉMA

C'est avec beaucoup de peine que nous apprenons le décès de M. Léon Houlbrèque, qui fut toute sa vie au service du cinéma. Il avait à la fois la tâche ingrate et magnifique de lancer les films ; et, si son nom n'était connu que dans les coulisses de l'industrie cinématographique, on savait apprécier et reconnaître sa manière.

Succèsivement au service des grandes maisons d'édition, ces dernières années, il fut un des meilleurs artisans de l'A. C. E.

Il disparait après une longue maladie.

Que sa famille trouve ici l'expression de notre profonde émotion.

C'est, en effet, un ami que Ciné-Mondial perd.

Roland Tessier, auteur du *Bar de l'Escaudrie*, écrit actuellement un nouveau récit sur la guerre aérienne 1939-1940 : *Carnet de Patrouilles*, qui sortira au début de l'année, aux Editions Baudinière.

● Dans notre dernier numéro, la photo de Meg Leander était signée, par suite d'erreur typographique : *France-Actualités*. C'était l'Union-Actualités qu'il fallait lire.

LE COIN DU FIGURANT

On prépare :

VIE PRIVÉE. — Prod. : Régent, 63, Champs-Élysées. — Réal. : H. Fescourt. — Régie : F. Tennesse, qui recevra à partir du 5 novembre hommes et femmes possédant des toilettes de soirée.

LA FEMME QUE J'AI LE PLUS AIMÉE. — Régie : 44, Champs-Élysées. — Ce sera un film de René Lefèvre supervisé par Yves Mirande. Ne pas se déranger. Donnerons de plus amples renseignements.

GENERAL FILM. — Cette production aurait abandonné la réalisation de *GRAINE AU VENT*, mais réalisera peut-être *L'ASSASSIN A PEUR* LA NUIT de P. Véry. Détails dans le prochain numéro.

BOLERO. — Prod. : Pathé, 6 rue Francœur. — Très peu de figuration. — Entrée au studio le 10 novembre.

LES PETITS. — S. P. C. 55, Champs-Élysées. — Cette production sera réalisée dans la première quinzaine de janvier. Donc, inutile de se déranger.

LA DUCHESSE DE LANGEAIS. — S. O. F. R. O. R., 37, avenue George-V. — Ce film fera suite à *PENSION JONAS* aux studios Goumont. Inutile de se présenter à la production, ceux-ci terminant *PENSION JONAS*, 15 ou 20 novembre. — Régie : Brachet. — Réal. : J. de Baroncelli.

Mlle SWING. — S. U. F. 73, Champs-Élysées. — Prochaine réalisation de ce film. Voir le prochain numéro.

LE LIT À COLONNES. — Synopsis, 18-20, place de la Madeleine. — Réalisation vers le 15 janvier. Ne pas se déranger.

Nouveaux films :

SYMPHONIE FANTASTIQUE. — Continental Film. — Réal. : C. Jaque. — Régie : Metchikjan. — Acteurs : Renée Saint-Cyr, Lise Delamare, J.-L. Barrault, Bernard Blier.

LE MOUSSAILLON. — S. E. L. B. Film. — Réal. : J. Gourguet, assisté de Reynac et Fayolle. — Opérateur : Hayer. — Décorateur : Dumesnil. — Régie : Caudrelier. — Dir. de production : Sémamaud. — Acteurs : Yvette Lebon, Roger Duchesne, Lucien Gallas, Champi, Georges Prévoist, Génin, Gabrielle Fontan, Germaine Charley, Palmire Levasseur, Vicky Verlay, Jack Vetter.

Dernière heure :

LA NUIT FANTASTIQUE. — Les producteurs de ce film renouant des traditions perdues, recevront le lundi 10 novembre de 9 h. 30 à 12 h., les artistes de compléments. Ainsi ceux-ci ne se dérangeront qu'une fois et éviteront une perte de temps et d'argent pour eux et pour les producteurs. Bravo l'U. T. C. (63, av. des Champs-Élysées).

BULLETIN D'ABONNEMENT

Je soussigné, demeurant à... D'... déclare souscrire un abonnement de... à « Ciné-Mondial », au prix de... à dater du... Date :...

Signature :... TARIFF DES ABONNEMENTS : 500 fr. France et Colonies | Un an... 100 fr. C. C. P. 147.905 Paris — BAL 26-70

Dernière heure



DERNIÈRE MINUTE

Les ouvriers sont des créateurs, les artistes sont les ouvriers du film, déclare le D^r DIEDRICH

M. le docteur Diedrich, chef de la Section Cinéma de la Propaganda-Abteilung, qu'accompagnait le docteur Hofschlänger, s'est rendu aux studios Pathé-Cinéma de Joinville, où une réception avait été organisée en son honneur par les dirigeants de la grande firme française, dont les hôtes marqueront un vif intérêt pour toutes les activités diverses au service du Cinéma.

Devant des représentants de tous les corps de métiers, ouvriers, mécaniciens, décorateurs, menuisiers, peintres, staffeurs, opérateurs, machinistes, accessoiristes, concourant à la fabrication du film, le docteur Diedrich prononça une allocution très applaudie. « Tous les ouvriers du film », dit-il notamment, « doivent être honorés comme des collaborateurs de création. »

Après avoir exalté l'esprit d'équipe dont témoignent tous ces bons artisans, le docteur Diedrich leva son verre au succès de la future activité cinématographique. S'étant fait présenter les artistes et tous les techniciens du film de René Lefèvre, Opéra-Musette, dont les prises de vues avaient été interrompues, il observa que les interprètes doivent être aussi considérés comme des ouvriers du film, et félicita chacun de la conscience qui ajoute au talent.

Après la visite de l'usine de tirage, dans la cour d'honneur où tout le personnel : ouvriers, chefs d'ateliers, agents de maîtrise, ingénieurs et chefs de services avaient été réunis, le docteur Diedrich prit de nouveau la parole — cette fois en français — pour exalter l'esprit de collaboration à tous les degrés chez ceux dont l'humble tâche quotidienne est une part de la grande œuvre commune ; il termina en serrant dans un geste applaudi par tous les assistants, la main d'une ancienne ouvrière et d'un jeune employé de l'usine.



LA
SEMAINE PROCHAINE
VOUS LIREZ
LA VIE
MERVEILLEUSE
DE
MIREILLE BALIN



TOUS LES
VENDREDIS

mondial

l'hebdomadaire du Cinéma

4^F

N° 14 - 7 NOVEMBRE 1941.



Heinz Ruhmann que vous avez
vu dans *La Joie d'être père* et
Le Paradis des célibataires va
réapparaître dans *Un petit
homme* avec Anny Ondra

(Photo A.C.E. - U.F.A.)